

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION

26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot

à l'hôtel du « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^o

8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION

26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15 »	30 »	60 »
Départements	18 »	37 »	75 »
Union postale	21 »	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

Les Promenades dans Paris : Le « Musée des Arts » à la Sorbonne : GEORGES CAIN.
Guerres de tarifs : EMILIE BERR.
Les réunions d'hier : La Maison de famille : CH. D. — Un discours de M. Millerand.
Dessin : L'École d'Alger : THOMAS.
Dimanche de neige : REGIS GIGNOUX.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
La Vie littéraire : MARCEL BALLOT.
Les Théâtres : Opéra de Monte-Carlo : Mlle Lucienne Bréval dans « Carmen » : ROBERT BRUSSEL.
Les Concerts : INTERIM.
La Vie artistique : Le Salon de l'« Epatant » : ARSÈNE ALEXANDRE.
Feuilleton : La Première Affaire : EDMOND DESCHAUMES.

LES PROMENADES DANS PARIS

Le « Musée des Arts »

A LA

SORBONNE

Le 5 avril 1802, le premier consul Bonaparte ayant décidé l'achèvement du Louvre, tous les hôtes qui depuis tant d'années avaient envahi le vieux palais des rois de France, peintres, graveurs, sculpteurs, écrivains, géographes, armateurs, etc., etc., durent, eux et leurs familles, chercher asile ailleurs. Quelques-uns vinrent nicher au collège des Grassins, à l'hôtel Vaucanson, aux Jacobins; le plus grand nombre se réfugiaient au collège Mazarin, et... à la Sorbonne, mise à la disposition du ministre de l'Intérieur pour « y loger les gens de lettres et ceux des artistes qui n'auraient pas été replacés dans le collège Mazarin ».

Un crédit de 10,000 francs était ouvert à l'architecte Moreau, chargé de diriger les travaux de réfection et de mise en état : neuf mois plus tard, « cinquante-trois logements, dont vingt pour les savants, vingt et un pour les peintres et douze pour les sculpteurs, avec quatre grands ateliers de peinture et six de sculpture » étaient aménagés ! L'architecte Moreau mérite tous les éloges, car la besogne paraît avoir été particulièrement difficile. Jugez-en :

Fermée par la Révolution le 17 octobre 1791, la Sorbonne, l'antique et illustre maison de « Discipline héréditaire » dont le cardinal de Richelieu avait fait le somptueux palais de la Théologie, fut purement et simplement supprimée le 5 avril 1792, le régime nouveau ne lui pardonnant ni son « intolérance » ni son « isolement de la vie nationale » ! Hôtes et associés ayant refusé de prêter le serment civique, furent mis en demeure de déménager et les vastes bâtiments restèrent vides.

Dès 1792 la Sorbonne, mise en adjudication, était louée partie « au citoyen Bachelard qui y installa une soixantaine de petits logements, partie au citoyen Chabon qui y tint des réunions de section... Les meubles, les livres, les bustes, les « corps d'armoire » avaient été, bien entendu, dispersés « dans les débris où il se trouva de la place ».

Rapidement le délabrement fut complet... L'herbe poussait « bonne à faucher » autour des pavés de la grande cour et dans le promenoir. Une nuit, grand fracas, une partie du dôme s'écroula. Par les fenêtres brisées, les gamins du quartier venaient polissonner dans les amphithéâtres déserts; les filous s'introduisaient dans le monument, volaient les plombs des toitures, les marbres des chapelles... Un architecte consulté proposa cet admirable remède : « démolir ce qui reste encore debout... » et ce crime — bien professionnel — eût été commis si « le mauvais état des piliers soutenant le dôme n'eût rendu l'opération dangereuse pour les ouvriers ».

Comment utiliser ces ruines ? En 1796, on songe à y installer la « chalcographie » ; on y renonce bien vite, la dépense serait trop onéreuse. L'idéalisme vient de convertir la Sorbonne en un « dépôt » en faveur des morts de la Commune de Paris... Enfin, le 18 mars 1800, l'architecte Peyre offre de partager l'église dans sa hauteur en deux grandes salles : « la salle inférieure servira pour les conférences et distributions de prix ; la salle supérieure, « déjà toute décorée par les belles fresques de Ph. de Champaigne, sera aménagée en musée pour des expositions de peinture et de dessin ». Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur, agréa la proposition; des fonds sont votés... mais ces fonds, insuffisants pour une installation, ne servent qu'à arrêter les progrès de la destruction. C'est alors que les artistes envahissent le « Musée des Arts » (ce fut le nom nouveau attribué à la Sorbonne), où l'architecte Moreau, ainsi que nous l'avons dit précédemment, les installa tant bien que mal, et plutôt mal que bien.

De 1802 à 1821, ce Musée des Arts abrita successivement plus de cent familles de sculpteurs, peintres, graveurs, anciens prix de Rome pour la plupart. Les logements aménagés pouvaient recevoir une cinquantaine d'hôtes à la fois. Ici tour à tour se succédèrent Pajou, Ramey père, Meynier, Lordon, Darnay, Lesueur, Hittorf, Roland, Vandaël, le sculpteur Marin, le bon Boilly, Cartellier, le grand Prudhon... La règle était d'attribuer à chaque occupant trois chambres de maître et trois pièces de service; mais combien doivent se contenter d'un modeste appartement, d'un comble « éclairé par un œil-de-bœuf », d'un atelier obscur « où l'on ne peut travailler plus de deux heures à cause de l'ombre portée par les maisons d'en

face » ! En 1813, Petit, paysagiste en renom, protégé par le général Canclaux, n'a pour logis et pour atelier qu'une chambre lambrissée, de moins de trois mètres de hauteur, « où il est impossible de développer une toile ».

Les « bons » logements occupaient le fond de la cour, face à la chapelle, ou bien s'ouvraient sur la rue de la Sorbonne. Neuf ateliers envahissaient l'église, coupée dans sa hauteur par une cloison : un dans chaque chapelle, deux dans les parties supérieures des chapelles du centre, un sous le Dôme. MM. Cartellier, Esparcieux, Roland, Lortat, statuaires, occupaient ces ateliers; et aussi M. Vandaël, peintre de fleurs, qui, de plus, possédait derrière le chevet de la chapelle « un jardin cultivé à la hollandaise, dans lequel il pouvait aller, de plain-pied, peindre d'après nature les fleurs et les feuillages sur leurs tiges, aux pleins rayons du soleil ou après les rafraichissements de la pluie... Et l'heureux Vandaël avait dû défendre, par une haie d'épines, son « jardin à la hollandaise » contre les convoitises de ses voisins et les maraudages des gamins du quartier.

Le statuaire Roland avait son atelier dans la chapelle latérale — dite chapelle de Richelieu — où le ministre fut inhumé et où s'éleva son monument funéraire, chef-d'œuvre de Girardon. C'est en cet atelier que la mort surprit Roland en 1816, alors qu'il commençait à exécuter la statue du Grand Condé. David d'Angers — élève de Roland — revenait alors de Rome, tout jeune et rêvant de gloire. Il occupait aux environs de la Sorbonne un pauvre logis, et sa fièvre de travail était telle qu'il y couchait « sur une porte sculptée, afin de ne pas dormir trop longtemps ». Ce fut lui qui eut l'honneur d'exécuter, dans l'atelier de la Sorbonne, la statue ébauchée par son vieux maître mourant. C'est à la Sorbonne que David d'Angers naquit à la célébrité !

Inutile d'ajouter que la médiocrance, la jalousie, les commérages fleurissaient dans la ruche artistique... On se disputait à propos pour les cheneaux enroulés, pour des ordures jetées par les fenêtres, pour des tapis indument secoués; on se jalousait un débarras inutile...

Cependant, entre deux orages, ces braves artistes organisaient de petites fêtes, des sauteries familiales, des représentations de « Proverbes ». En hiver on dansait chez Lortat ou chez Pajou; Jacques Edme jouait sur son violon le quadrille à la mode, la Petite Laitière. Les danses se « paient de mousselines blanches ou de robes grises relouées à la vierge, elles posaient sur leurs cheveux une petite couronne de fleurs à l'antique ».

L'éclairage était modeste et les rafraichissements se composaient de verres de groseille et d'orgeat, galamment offerts par les danseurs... mais les danseuses étaient aimables, jeunes et jolies, elles avaient l'honneur de porter le nom d'artistes justement révoqués; les danseurs étaient travailleurs et joyeux. Toute cette belle jeunesse illuminait un moment de sa turbulente gaieté les vieilles pierres grises du « Musée des Arts »... A minuit, tout s'éteignait et l'antique monument retombait dans le silence et l'ombre.

En 1802, le sublime artiste Prudhon habitait « au fond de la cour, à gauche de la porte d'entrée, au second étage, au-dessous de l'horloge ». Son atelier, éclairé par une large fenêtre, prenait jour sur les jardins, du côté de la rue Saint-Jacques et ne communiquait pas avec son appartement. L'immense talent de Prudhon n'était plus discuté, il réalisait enfin l'ambition de ses jeunes espérances, et jamais pourtant le grand artiste n'avait été aussi malheureux. Prudhon subissait la torture d'être le mari d'une femme indigne de lui. La pauvreté d'esprit de cette indigne compagne, la bassesse de ses goûts, ses violences, ses grossièretés tourmentaient le timide Prudhon. La mégère faisait partout les scènes les plus violentes et les plus ridicules; elle parcourait les corridors, envahissait les ateliers des confrères de son mari pour y crier ses plaintes, ses invectives... Déjà, alors que Prudhon habitait le Louvre, deux de ses voisins, les peintres Girodet et Meynier, avaient émigré aux Capucines (près de la place Vendôme), mis en déroute par les hurlements incessants de cette furie !

Prudhon en était arrivé à fuir son atelier. Se souvenant comme un criminel, il s'en allait respirer chez des amis... A bout de force, il se décida à une séparation judiciaire; malgré cela, les scènes continuèrent, et Prudhon désespéré dut se résoudre à demander aide et assistance à Denon, — directeur des musées. « C'est une peine pour ma délicatesse », écrit le malheureux artiste à la date du 30 septembre 1803 — de vous entretenir de choses qui me révoltent et me font rougir; je suis outré et humilié tout à la fois quand je parle d'une femme qui, n'ayant ni fierté ni amour-propre, n'a pas craint de montrer la bassesse de son âme par les scènes atroces, dégoûtantes et scandaleuses qu'elle n'a cessé de me faire... »

Le gouvernement qui considère les Arts, loge les Talents. Dans le local qu'il leur accorde il est nécessaire pour l'ordre et la tranquillité qu'il y ait une police qui puisse en exclure quiconque oserait les troubler... Ma femme est dans ce cas... »

Rien n'y fit, cet effroyable supplice dura quelques années encore et ne cessa que le jour où Mme Prudhon, parvenue jusqu'à l'Impératrice, fit valoir sa Majesté une scène tellement scandaleuse qu'on dut interner la démente en une maison de santé surveillée par la police. C'est à ce moment de détresse morale qu'une douce main de femme vint panser les plaies saignantes du cœur brisé de Prudhon.

Le pauvre artiste vivait à la Sorbonne, triste et seul, jusqu'au jour où — sur les

solicitations réitérées d'un ami — il consentit à donner ses leçons à Mlle G. Mayer, une élève de Greuze que la mort du peintre (1805) laissait sans maître... et pendant seize ans Mlle Mayer illumina la vie de Prudhon.

Une étude évoquant l'image de cette amie adorée fait aujourd'hui partie de la collection Groult, où nous l'admirons hier.

Qu'elle est séduisante, cette jolie laide ! Le nez est trop large, la bouche trop grande, les pommettes semblent trop écartées... mais que d'intelligence en cette tête expressive !... Mille boucles brunes noient d'ombres légères le front bombé et mettent en pleine valeur des yeux voluptueux, ardents, tendres. Comme l'on s'explique aisément devant cette esquisse émouvante, enlevée de verve en une heure d'inspiration amoureuse, la tendresse profonde que le vieux maître au cœur douloureux dut vouer à cette femme souriante et douce dont les longues, mains pâles pansaient les blessures, dont le regard charmeur disait l'amour admiratif et silencieux !

L'âme aimante du bon Prudhon se livra sans réserve, et pendant près de vingt années le grand artiste fut heureux. Cette liaison semble lui porter bonheur. En 1808, l'empereur Napoléon le décora devant son tableau *La Vengeance divine poursuivant le Crime*; il a l'honneur de peindre l'impératrice Joséphine dans les frais jardins de la Malmaison; on se dispute ses œuvres; M. de Talleyrand vient poser dans l'atelier de la Sorbonne; l'Institut lui ouvre ses portes... C'était trop beau pour durer !

Les années n'avaient pas épargné Mlle Mayer qui se sentait vieillir; elle devenait « mélancolique » — ainsi s'appelaient la neurasthénie sous Louis XVIII — sa santé l'inquiétait justement; sa petite fortune avait disparu. Le matin du 26 mai 1821, plus souffrante encore que d'habitude, Mlle Mayer fait appeler le docteur Brale, son médecin, qui lui trouve « l'œil hagard et le front affreusement plissé ».

Le docteur s'éloigne; Mlle Mayer, malgré sa faiblesse, monte à l'atelier de Prudhon, s'installe devant son chevalet, à quel que pas en arrière du maître, à sa place habituelle. On apporte une lettre timbrée de Toul, — c'est là que Mme Prudhon achève de mourir, chez son fils Epaminondas. Cette lettre donne les plus graves nouvelles et présage une fin prochaine... un grand silence angoissé, puis Mlle Mayer jette cette question : « Prudhon, vous remarquez-vous si vous devenez veuf ? »

Sans réfléchir à ce que sa réponse contenait de douleur, d'injustice et de blessant pour l'âme tendre de son amie, Prudhon, tout au souvenir du calvaire conjugal qu'il avait gravi, ne put s'empêcher de répondre, avec un geste d'effroi : « Oh ! ça... jamais !... » Silencieuse, atterrée, décomposée, Mlle Mayer passe alors dans un cabinet voisin, où Prudhon avait coutume de s'habiller; elle ouvre un meuble, prend un rasoir, traverse la cour de la Sorbonne, remonte dans son appartement, se place devant la glace de son petit salon et se tranche la gorge en deux coups de rasoir, « dont le second, dit le rapport du commissaire de police Monyer, pénétra jusqu'au vertèbre cervical ».

Prudhon, ne soupçonnant rien du drame atroce et rapide, achevait de s'habiller pour se rendre à l'Institut. Il descend, voit des visages effarés, perçoit des cris, des sanglots... il se précipite et tombe sur le corps ensanglanté de Mlle Mayer. Il fallut lutter pour l'arracher de ce cadavre qu'il étreignait convulsivement...

Volontairement solitaire, farouche; appelant la mort comme une délivrance; n'ayant plus « ni la patience de vivre ni la force de souffrir », Prudhon se retira dans les solitudes de la rue du Rocher, au numéro 34. C'était alors un quartier absolument désert. Reclus dans son atelier, le pauvre maître vécut là deux années, achevant les tableaux ébauchés par Mlle Mayer, errant sur les boulevards extérieurs, fuyant Paris, ne sortant plus que pour porter des fleurs à « sa » morte, tout en haut du Père-Lachaise.

Le 16 février 1823, le grand artiste cessa de souffrir.

Georges Cain.

Échos

La Température

Paris est encore gélissant sous la neige. Hier, au réveil, les Parisiens ont trouvé les parcs, les jardins et les squares, la toiture des édifices et les branches des arbres, absolument recouverts du blanc linceul neigeux; car, pendant toute la nuit, la neige est tombée, par chutes intermittentes, il est vrai, mais presque toujours à gros flocons.

La température reste basse et les minima ont été, aux premières heures de la journée, entre 3° et 5° au-dessous de zéro. A cinq heures du soir, le thermomètre ne dépassait pas 1° au-dessus. La pression barométrique à midi accusait 758^{mm}; elle a baissé sur toute l'Europe et surtout dans l'Ouest.

Des neiges sont tombées sur le nord et l'ouest de l'Europe; en France, on a recueilli 2^{me} d'eau au Havre, à Boulogne et à Brest; à Paris, la journée d'hier n'a été, pour ainsi dire, qu'une suite de chutes de neige.

La température est restée sensiblement la même sur nos régions. On notait au-dessous de zéro : 5° à Toulouse et à Bordeaux, 9° à Belfort et à Clermont, 10° au mont Ventoux, 13° au puy de Dôme, 19° au mont Mounier.

(La température du 28 février 1909 était à Paris : 7° au-dessus de zéro le matin et 11° l'après-midi; baromètre : 760^{mm}; ciel couvert.)

Monte-Carlo. — Température (terrasse du Casino) : à dix heures du matin, 14°; à midi, 17°; temps rajeunis.

Nice. — Température : à midi, 15°; à trois heures, 14°.

De New-York Herald : A New-York : Temps nuageux. Tempé-

ture : maxima : 5°; minima : 2°. Vent ouest fort.

A Londres : Temps neigeux. Température : maxima : 1°; minima : 1°. Vent est-nord-est faible. Baromètre : 757^{mm}.

A Berlin : Neige. Température (à midi) : 2°.

Les Courses

Aujourd'hui, à 2 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du Figaro :

Prix de Marolles : Fontarabie; Française. Prix de Confians : Ludovic; Tiltier. Prix de Picpus : Clarence III; Reine Marguerite II.

Prix de Bondy : Hyrcanie; Houlette II. Prix de Courbet : Dandy; Plainville. Prix de la Redoute : Odette IV; San Benito.

LA QUESTION DE L'OPÉRA

La question de l'Opéra est trop parisienne pour qu'un journal aussi parisien que le Figaro ne s'en préoccupe pas, aujourd'hui surtout, où nous n'avons plus à craindre de nuire, par des commentaires trop hâlés, à des intérêts privés qui sont profondément respectables.

Les commanditaires se sont prononcés. Ils n'ont pas seulement refusé à la direction actuelle les souscriptions personnelles qu'ils auraient pu donner pour secourir l'entreprise hésitante, ils se sont en outre opposés à tout apport de capitaux nouveaux, marquant ainsi leur volonté de perdre la totalité de leur commandite plutôt que de continuer plus longtemps une tentative qu'ils jugent désormais terminée.

Il y a quelque peu d'injustice dans cette résolution.

De l'avis de beaucoup d'esprits sensés, l'épreuve n'a pas été suffisante : on n'a pas fait un assez long crédit aux deux hommes de valeur et de bonne foi qui avaient accepté la difficile mission de remplacer un directeur qui pendant vingt et un ans avait étudié toutes les difficultés éclatantes ou mystérieuses de cette immense exploitation. On a tenu pour nuls leurs généreux efforts, et on ne leur témoigne aucun gré ni des quatre opéras montés en moins d'une année (ce qui était sans précédent), ni de l'ensemble plus varié que jamais des représentations données, ni de la troupe actuelle qui ne le cédait guère à celle d'autrefois puisqu'elle avait été non pas modifiée, mais, au contraire, imprudemment augmentée. Rien n'a fait, et on a tout mis en œuvre pour les gêner dans les tâtonnements où les erreurs de leurs débuts.

Il n'a manqué peut-être à M. Broussan que d'être un Parisien plus averti. Il aurait évité dès lors les mille embûches que Paris prodigue aux nouveaux venus; et il aurait résisté aux vingt ou trente engagements complaisants et surtout décevant que le boulevard, la finance ou la petite presse essayent toujours d'imposer à l'expérience d'un directeur à la veille ou au lendemain de sa nomination. De là le surcroît de personnes encombrantes que M. Broussan a trop facilement accueillies, et qui n'ont eu de voir que pour se plaindre ou pour nuire.

Son associé, plus clairvoyant et plus sage, s'est effrayé de ces bouches inutiles; il a lui-même dénoncé le péril des ruineuses dépenses pour contraindre son associé aux réformes qu'il appelait; puis, découragé, il s'est consacré tout entier à la partie artistique dans laquelle un long passé de succès lui permettait d'exceller. Tout le monde reconnaît qu'il y a pleinement réussi. Nul musicien n'aurait conduit avec une science égale, dans le *Criquet de dieu*, un orchestre rendu par lui plus homogène et plus admirable que jamais. Le Conservatoire l'en a d'ailleurs récompensé en lui décernant le titre le plus élevé dans la hiérarchie des chefs; et il n'est en aucun pays aucun grand théâtre de musique qui ne confierait à Messager ses destinées si Paris lui rendait demain sa liberté.

Il serait donc injuste de prétendre que les directeurs nommés il y a un an par M. Briand ont échoué tous deux, et il serait encore plus cruel de les condamner pour les résultats financiers de leur première année de gestion.

Mais il y a entre eux de telles divergences de vues, d'idées, de sentiments artistiques et de méthodes de dépenses, que leur double démission s'impose.

Ce sont des associés dissociés, dont la désunion compromet leur entreprise elle-même et peut la ruiner. D'ailleurs, on a trop proclamé la pauvreté des recettes, pour ne pas en précipiter de jour en jour la chute : et malgré tous les efforts et les relèvements possibles, le public, enclin à tout exagérer, s'imaginerait quand même qu'il n'y a plus rien de bon dans cet Opéra si bruyamment discuté, dont il désapprendrait très vite le chemin. Le danger est là : il est immense et déconcertant. En dépit de tous les concours pécuniaires on ne peut donc que retarder de quelques semaines supplémentaires la démission fatale que M. Messager avait si sagement prédite et vainement provoquée il y a trois mois ! Ceux qui s'intéressent à l'Opéra et à ses directeurs doivent indiquer cette solution et la souhaiter rapide. — Gaston CALMETTE.

A Travers Paris

M. Pichon, ministre des affaires étrangères, a remis hier au prince de Radolin, ambassadeur d'Allemagne, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur que le gouvernement français vient de lui conférer à l'occasion de l'accord marocain et en reconnaissance des services qu'il a rendus au cours des négociations qui ont amené cet accord.

Notre chroniqueur judiciaire a, hier, rendu compte de cette affaire qui s'est plaidée devant la troisième Chambre et qui concernait une pièce de MM. André Sylvain et Mouçzy-Eon. Le Tribunal a donné tort à la Société du théâtre Ré-

jane. C'était son droit. Mais il a singulièrement outrepasé ce droit dans les considérations de son jugement; voici l'un d'eux :

Attendu que, s'il est incontestable que Mme Réjane est une grande artiste, il n'apparaît pas qu'elle soit toujours heureuse dans le choix des nouveautés susceptibles d'attirer la foule à son théâtre...

On se demande, en vérité, comment M. le président Morel s'est, avec tant de désinvolture, improvisé ainsi critique dramatique, quand on ne lui demandait, en somme, que de juger une question pratique, positive, une question commerciale. Que les juges aillent au théâtre, c'est à merveille; et qu'ils aient, comme tous les spectateurs, leur opinion particulière sur la pièce qu'on leur a offerte, c'est parfait. Mais qu'ils mettent cela dans leurs jugements, — non !... Que chacun fasse son métier, et les procès n'en seront que mieux jugés.

La Société de secours aux blessés militaires (Croix-Rouge française) donnera demain mardi, à huit heures et demie du soir, dans la salle des Ingénieurs civils, rue Blanche, une très intéressante séance, sous la présidence de M. Mézières, sénateur, membre de l'Académie française.

M. Rauberli, député, membre de la commission de l'armée, fera une conférence, après laquelle M. de Valence, secrétaire général de la Société, présentera une série de très belles projections relatives aux nobles et bienfaitantes campagnes de la Croix-Rouge lors des affaires du Maroc et de la catastrophe de Sicile.

Nous avons raconté, l'autre jour, la visite que le Président de la République a faite à l'atelier du statuaire P. Gasq, où il a vu la maquette d'un monument commémoratif de l'Indépendance de l'Argentine, monument qui doit être élevé à Buenos-Aires.

M. Gasq et son collaborateur l'architecte Chedanne, ancien prix de Rome, sont les seuls artistes français qui aient été admis après l'épreuve éliminatoire. Ils doivent maintenant subir l'épreuve d'un deuxième concours, définitive celle-ci, et dans laquelle ils ont pour concurrents un Allemand, un Italien, un Espagnol, un Belge et un Argentin.

INSTANTANÉ

Eugène DEMOLDER

Le célèbre romancier belge, l'auteur de cette *Route d'Émeraude* que le poète Jean Richepin vient de mettre au théâtre.

Rond, blond, dodu ; de petits yeux clignotant de malice; une bouche grasse au sourire jeune et aimable; l'incarnation de la planteuse Flandre.

Parisien d'habitude. Gendre de Félicien Rops, il habite à Essomes la demeure du grand et singulier artiste.

Eugène Demolder, avant de se fixer en France, a été juge de paix en Belgique; et il a consigné, dans un livre savoureux, *Sous la Robe*, ses souvenirs et ses remarques de magistrat.

Nul écrivain ne justifierait mieux que lui les réflexions de Taine sur les littérateurs belges qui écrivent comme des peintres. Peu de psychologie; une merveilleuse richesse de couleur; des tableaux lumineux, qui rappellent Teniers, Jean Steen, Van Ostade ou Breughel; et toute la plus verte crudité d'un bel humour.

Cependant, Eugène Demolder a décrit, dans le *Jardinier de la Pompadour*, les élégances mignardes du dix-huitième siècle français, et avec un talent délicieux. Et la *Route d'Émeraude* évoque la Flandre ou la Hollande du dix-septième siècle.

Bref, un précieux artiste, et qui, avec son nouveau collaborateur Jean Richepin, a au moins une analogie, son amitié très vive pour les gueux.

Max et Alex Fischer sont d'heureux auteurs...

Les deux « frères siamois de l'humour » avaient déjà connu de jolis succès de librairie. Certains de leurs livres avaient atteint de fort gros tirages et vu les éditions succéder aux éditions sans éprouver leur succès. Jamais, cependant, aucun de leurs volumes n'avait eu un aussi brillant « départ » que *L'inconduite de Lucie*. *L'inconduite de Lucie*, parue il y a une quinzaine de jours à peine, a atteint hier son septième mille — tout simplement.

Et, en vérité, la vogue de *L'inconduite de Lucie* s'explique : c'est un livre déficieux, spirituel, follement amusant. Il déborde de trouvailles comiques, de mots et de situations plus irrésistiblement drôles les unes que les autres...

M. Harry Van Dyke a obtenu le plus grand et le plus légitime succès à la Sorbonne avec son cours en anglais sur la littérature américaine.

L'amphithéâtre Richelieu était trop petit pour contenir la foule désireuse d'entendre l'éminent conférencier.

M. Harry Van Dyke va faire ses deux dernières conférences. Il parlera le mardi 2 mars de Ralph Whitman, le poète démocrate, et le samedi 6 mars de la littérature américaine d'aujourd'hui.

Les jouets découpés de Caran d'Ache.

C'est par là qu'il a terminé sa carrière de dessinateur, ouvrant une voie nouvelle à la petite industrie — et l'un de ses anciens officiers, alors qu'il servait, en 1882, au fort de Bicêtre, nous rappelait ce détail amusant.

Le caporal Poiré était connu déjà pour son talent. Il consacrait au crayon toutes ses heures de liberté, et c'était une des joies — des petites joies — de la revue du samedi; de découvrir dans son bagage une série de petits soldats décou-

pés et colorés, dont il variait les postures et qui lui servaient de modèles; tout petit, il avait dessiné des cosaques, il crayonnait des pions — et très avant la lettre Caran d'Ache — Poiré symbolisa l'alliance qu'il devait plus tard célébrer si magnifiquement.

Aujourd'hui, à l'hôtel Drouot, commence la vente de la collection de feu la vicomtesse de Rainville. Les enchères seront dirigées par M^{re} André Courcier, assisté des experts L. Helft, J. Féral et Falize frères. Cette première vacation sera consacrée aux bijoux et à une partie de l'orfèvrerie.

Nouvelles à la Main

La neige :
— L'administration est moins attaquée cette fois qu'en janvier dernier.
— C'est tout ce qu'elle demande !

Qu'importent les flocons pourvu qu'on ait la presse !

— M. de Pontich va ajouter un nouveau titre officiel à tous ceux dont il était déjà pourvu.
— Lequel ?
— Celui de conservateur des boues de Paris.

Comme au théâtre :
A la suite du procès Renard-Courtois ou affluèrent tant d'élégantes Parisiennes, on vient d'afficher à l'entrée de la Cour d'assises l'avis suivant :
« Les dames ne sont reçues, aux Assises que sans chapeau. »

— Un vieillard de soixante-dix-sept ans vient d'épouser une veuve âgée de soixante-six ans.
— Sapristi ! s'ils ont un enfant, quel âge aura-t-il ?

Le Masque de Fer.

Fantaisies parisiennes

L'HOMME DU JOUR

Tel qui, sans trêve, sue et trima
Pour gagner la célébrité,
Demeure dans l'obscurité
Et son nom ne fait jamais prime.

pourrait-il pas faire comme ce *Petit Provençal*, se tenir tranquille ?

En attendant, on ne sait pas si Coréil, Gensollen et Roche se sont désistés au profit des socialistes, ou non. Et l'on ne sait pas non plus si Petit est nationaliste. On ne sait rien. Mais le citoyen Jaures affirme que les nobles populations électorales du Var voteront pour Renardel. Du moins, il l'espère ; mais, quand il espère une chose, il dit qu'elle est arrivée : cela lui fait de beaux jours. Et c'est ainsi qu'il entretient son dogmatisme.

André Beaunier.

La Presse de ce matin

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Le *Paris-Journal* :

De Madrid.

Les journaux madrilènes publient une dépêche de Tanger assurant que M. Regnault aurait eu, au cours de sa dernière entrevue à Fez, de sérieux dissentiments avec Moulay Hadd.

LA POLITIQUE

La *Petite République* :

A propos du discours prononcé par le nouveau secrétaire général de la C. G. T.

Le discours que M. Niel, le nouveau secrétaire de la Confédération générale du travail, a prononcé samedi soir à la réunion des gaziers parisiens, prend, aux commentaires qui l'accueillent, les proportions d'un véritable événement. C'est un effort, en effet, que d'entendre le successeur de M. Grilleux prononcer des paroles sensées et d'exposer enfin un programme national d'action syndicale.

ECHOS & NOUVELLES

La *Libre Parole* :

M. Edmond Drumont que son état de santé avait empêché d'assister aux dernières réunions du comité du Syndicat de la presse parisienne a envoyé hier à M. Jean Dupuy, président, sa démission de membre de ce comité.

Le *Petit Journal* :

De Madrid.

Hier, tandis qu'Alphonse XIII se rendait en automobile de Séville à Villanueva, chez la comtesse de Sotomayor, un brusque dérapage se produisit et la voiture fut brusquement projetée contre un des arbres en bordure de la route. Ce détail empêcha même de rouler dans un ravin assez profond.

Le souverain et les personnes qui l'accompagnaient ne furent pas blessés, mais la voiture fut mise hors d'état de continuer son chemin.

Le fameux torero Bombita, qui passait au même endroit, offrit son automobile au souverain qui l'accepta.

La reine Victoria avait devancé le Roi à Villanueva, évitant ainsi un accident qui, dans la position où elle se trouvait, aurait pu avoir de fâcheuses conséquences.

D'Oran.

Le chef de poste de Bou-Anane signale aux autorités militaires que quatre légionnaires allemands ont déserté le camp avec armes et bagages et se sont réfugiés sur le territoire marocain.

On est sans nouvelles de trois d'entre eux. Le quatrième a été fait prisonnier et tué par une tribu rebelle.

Le chef de poste de Bou-Anane signale aux autorités militaires que quatre légionnaires allemands ont déserté le camp avec armes et bagages et se sont réfugiés sur le territoire marocain.

On est sans nouvelles de trois d'entre eux. Le quatrième a été fait prisonnier et tué par une tribu rebelle.

Le chef de poste de Bou-Anane signale aux autorités militaires que quatre légionnaires allemands ont déserté le camp avec armes et bagages et se sont réfugiés sur le territoire marocain.

On est sans nouvelles de trois d'entre eux. Le quatrième a été fait prisonnier et tué par une tribu rebelle.

Le chef de poste de Bou-Anane signale aux autorités militaires que quatre légionnaires allemands ont déserté le camp avec armes et bagages et se sont réfugiés sur le territoire marocain.

On est sans nouvelles de trois d'entre eux. Le quatrième a été fait prisonnier et tué par une tribu rebelle.

Le chef de poste de Bou-Anane signale aux autorités militaires que quatre légionnaires allemands ont déserté le camp avec armes et bagages et se sont réfugiés sur le territoire marocain.

On est sans nouvelles de trois d'entre eux. Le quatrième a été fait prisonnier et tué par une tribu rebelle.

Le chef de poste de Bou-Anane signale aux autorités militaires que quatre légionnaires allemands ont déserté le camp avec armes et bagages et se sont réfugiés sur le territoire marocain.

On est sans nouvelles de trois d'entre eux. Le quatrième a été fait prisonnier et tué par une tribu rebelle.

Le chef de poste de Bou-Anane signale aux autorités militaires que quatre légionnaires allemands ont déserté le camp avec armes et bagages et se sont réfugiés sur le territoire marocain.

On est sans nouvelles de trois d'entre eux. Le quatrième a été fait prisonnier et tué par une tribu rebelle.

Le chef de poste de Bou-Anane signale aux autorités militaires que quatre légionnaires allemands ont déserté le camp avec armes et bagages et se sont réfugiés sur le territoire marocain.

On est sans nouvelles de trois d'entre eux. Le quatrième a été fait prisonnier et tué par une tribu rebelle.

Le chef de poste de Bou-Anane signale aux autorités militaires que quatre légionnaires allemands ont déserté le camp avec armes et bagages et se sont réfugiés sur le territoire marocain.

On est sans nouvelles de trois d'entre eux. Le quatrième a été fait prisonnier et tué par une tribu rebelle.

Le chef de poste de Bou-Anane signale aux autorités militaires que quatre légionnaires allemands ont déserté le camp avec armes et bagages et se sont réfugiés sur le territoire marocain.

On est sans nouvelles de trois d'entre eux. Le quatrième a été fait prisonnier et tué par une tribu rebelle.

Le chef de poste de Bou-Anane signale aux autorités militaires que quatre légionnaires allemands ont déserté le camp avec armes et bagages et se sont réfugiés sur le territoire marocain.

On est sans nouvelles de trois d'entre eux. Le quatrième a été fait prisonnier et tué par une tribu rebelle.

Le chef de poste de Bou-Anane signale aux autorités militaires que quatre légionnaires allemands ont déserté le camp avec armes et bagages et se sont réfugiés sur le territoire marocain.

On est sans nouvelles de trois d'entre eux. Le quatrième a été fait prisonnier et tué par une tribu rebelle.

Le chef de poste de Bou-Anane signale aux autorités militaires que quatre légionnaires allemands ont déserté le camp avec armes et bagages et se sont réfugiés sur le territoire marocain.

On est sans nouvelles de trois d'entre eux. Le quatrième a été fait prisonnier et tué par une tribu rebelle.

frances trouvés en la possession de la femme Sargent provenaient des sommes consignées par les parents pour l'entretien des bébés.

Avant d'habiter Asnières, les époux Sargent avaient demeuré à La Garenne-Colombes. Là aussi ils avaient des enfants en garde, et les voisins s'étaient émus des cris et des plaintes de ces enfants. Un jour, la petite Mary-Anne, celle dont la tentative d'évasion a fait découvrir l'affaire, avait voulu se jeter par la fenêtre. Sargent, à qui on demanda pourquoi, répondit :

C'est une petite vicieuse qu'on est obligé de corriger. Une enquête très minutieuse va être faite à La Garenne, afin de savoir si les enfants qui se trouvaient là avec les Sargent sont les mêmes (sauf Baby) qu'ils avaient à Asnières et s'il n'en est pas disparu quelqu'un. On établira aussi si les Sargent sont réellement mariés, d'où ils viennent et depuis combien de temps ils sont en France.

Jusqu'à présent l'interrogatoire a été assez difficile, car ils parlent mal le français, et cela leur permet, lorsqu'une question les embarrassait, de répondre qu'ils ne la comprennent pas. Aujourd'hui M. Bourguet se fera assister d'un interprète.

LA GRACE D'ALBINET

M. le Président de la République vient de commuer en celle des travaux forcés à perpétuité, la peine de mort prononcée le 8 janvier dernier par la Cour d'assises de Seine-et-Oise contre Albinet, le détournement de trains.

Albinet n'ayant tué personne et le jury ayant, à l'unanimité, signé un recours en grâce, l'examen du dossier a été rapide et le Président a pu prendre de suite une décision.

DEUX INCIDENTS

Quelques manifestants du cours Thalmann, récemment condamnés à un ou deux jours de prison par le Tribunal de simple police, sortaient hier, à deux heures, de la prison Saint-Lazare. M. le marquis de Vasselot, qui était venue au devant d'eux, se mit à crier à plusieurs reprises : « Vive le Roi ! »

Elle a été conduite devant M. Lefort commissaire de police, qui lui a dressé procès-verbal et l'a laissée en liberté. Un traitement identique a été infligé, à six heures du soir, à quatre ouvriers qui, à la station métropolitaine de la place de la République, avaient crié eux aussi : « Vive le Roi ! A bas la République ! »

Jean de Paris.

AVIS DIVERS

OPULENCE, BEAUTÉ, JEUNESSE de la chevelure par l'EXTRAIT CAPILLAIRE DES BÉNÉDICTINS DU MONT MAJELLA (E. Senet, administrateur, 35, rue du Quatre-Septembre).

CONSTIPATION. — Le soir, avant dîner, un ou deux GRAINS DE VALS.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

La Compagnie de Courriers pour l'aviation

Lille. — M. Barthou, ministre des travaux publics, vient de donner l'ordre au service du contrôle d'engager des poursuites contre la Compagnie de Courriers, qui a contrevenu aux dispositions du règlement de 1905, « en ne déclarant pas l'incendie de la veine « Cécile » et en faisant travailler aux barrages des ouvriers munis de lampes à feu nu ».

Explosion d'un dépôt de poudre

Rodes. — A Saint-Geniez, le dépôt de poudre de mine d'un bureau de tabac a fait explosion, tuant le coup un client et blessant grièvement la gérante qu'on a retirée avec peine des décombres. Les personnes qui se trouvaient au premier étage ont été projetées dans la rue grièvement atteintes. Des passants et les habitants des maisons d'en face ont été blessés par les éclats de vitres ou la projection de la devanture et des marchandises du magasin.

Argus.

LES CONCERTS

Aux Concerts Colonne le programme d'hier fut des plus intéressants, tant au point de vue des œuvres exécutées que par la présence d'un virtuose comme M. Rosenthal.

Le concert que M. Gabriel Pierné dirigeait avec son autorité habituelle débuta par l'Ouverture des *Maîtres Chanteurs*, de Wagner.

Puis ce fut le tour de la très attrayante Suite en ré majeur, de M. Roger Ducasse. Ce jeune musicien, dont les œuvres entrent de plus en plus dans les programmes de nos grands concerts, possède de fortes et grandes qualités musicales. Tout est charmant, clair, vaporeux, dans cette belle Suite, qui fut d'ailleurs vivement et franchement applaudie. Un autre jeune compositeur présente à cette séance un fragment d'une œuvre importante. M. Paul Pierné nous a fait entendre son *Audante symphonique*, œuvre d'une émotion grave et profonde construite sur deux motifs, dont le premier est exposé par le cor anglais, le second par les violons. Le

début plein de noblesse et de majesté se résout en une péroraison pathétique, pleine de force et d'inspiration.

M. Rosenthal est un pianiste des plus appréciés. Son talent sobre, sans emphase, sa technique qui atteint les plus hautes sommets de la virtuosité, n'ont plus besoin de commentaires.

Il interpréta d'abord le Concerto en mi mineur de Chopin, œuvre pleine de sentiment nostalgique qui perd toujours de sa mélancolique intimité quand elle s'associe au grand orchestre, car l'accompagnement orchestral, assez faible d'ailleurs, dissout l'impression profonde des œuvres de Chopin. M. Rosenthal, en technicien admirable, exécuta le Concerto en mi bémol de Liszt donna une sensation d'art parfaite et inoubliable. M. Rosenthal fut à juste titre rappelé maintes fois aux applaudissements frénétiques des auditeurs.

Mlle Charbonnel chanta ensuite avec un goût excellent, avec une profonde compréhension, les mélodies de M. Coquard, *Joies et Douleurs*, sur le poème de Mme Fourny-Coquard. Pleines d'émotion intense, ces quelques pages furent infiniment par la beauté de la mélodie et la concentration d'idées.

L'admirable *Rapsodie norvégienne* de Lalo termina brillamment la séance.

Le dernier concert de la Société philharmonique fut consacré à l'audition des œuvres de M. Reynaldo Hahn, qui nous apparut également comme chef d'orchestre dirigeant avec une grâce, une science approfondie et un style parfait des œuvres de Mozart ; avec le concours de la Société des instruments à vent, il nous fit goûter le charme profond de sa *Beatrice d'Este* ; Mme Durand-Texte, accompagnée par l'auteur, interpréta délicieusement et avec raffinement les *Feuilles blessées*, l'œuvre nouvelle de M. Reynaldo Hahn, qui penche cette fois vers la note très moderne. Plus l'excellent compositeur chanta lui-même *Aut Pays musulman*, soulevant une tempête d'applaudissements. Il chanta encore quelques chansons vénitiennes.

Signalons le très grand succès de l'audition intégrale de *L'Or du Rhin* aux Concerts-Lamoureux, où les interprètes et l'admirable chef d'orchestre méritèrent hier une véritable ovation. MM. Van Dyck, Nivette et Beck, ce dernier pour sa belle voix et son interprétation pleine de style, furent spécialement acclamés, ainsi que toutes les interprètes, parmi lesquelles nous n'oublions pas la si belle voix de Mme Lormont.

Et puis rassurez-vous ! Il reste encore dans les horreurs tragiques du Grand-Guignol, et plus d'un spectateur, hanté par le bruit obsédant de la clochette du traineau fatal, tressaillera dans le couloir en entendant la clochette de l'entr'acte !

Un Monsieur de l'Orchestre.

LES THÉÂTRES

Opéra de Monte-Carlo : Mlle Lucienne Bréval dans *Carmen*.

(De notre envoyé spécial)

Monte-Carlo, 26 février.

Cette création, cette récréation, ne fait pas seulement date dans la carrière si nombreuse et si belle de Mlle Bréval, elle marque dans l'histoire théâtrale d'un chef-d'œuvre.

Je ne sais pas de source certaine quelle a été la pensée directrice de l'artiste, mais à l'intelligence supérieure de son interprétation, on la devine aisément.

Un seul rôle domine dans *Carmen*, un seul rôle lui donne son caractère de drame lyrique et sa valeur musicale : le personnage principal.

Pour rejoindre Mérimée et par là même Bizet, il faut faire obstacle à des traditions fautes, et remonter résolument le courant qui entraîne l'œuvre à des destinées médiocres, vulgaires, dont elle est indigne.

Tout l'intérêt réside dans le personnage de Carmen et dans la couleur de l'orchestre.

Carmen seule est un être de drame ; les autres ne sont que des rôles merveilleusement établis pour faire valoir le talent et les effets des chanteurs.

Le grand mérite et la beauté de la réalisation de Mlle Bréval résident précisément dans l'effort de réaction qu'elle a victorieusement tenté contre les traditions sous lesquelles le véritable personnage disparaissait peu à peu. Ce qu'elle en a fait : une Gitane véridique ; une créature vivant vraiment la musique de Bizet, prompt à en épouser tous les aspects, essentiellement mobile, et n'en trahissant jamais le caractère.

Ecoutez-la dire quelques répliques du parlé, ou bien la séguedille du premier acte, vous ne remarquerez aucune emphase inutile dans le premier, aucun effet vocal dans la seconde ; rien n'est sacrifié à l'allure du drame, à la vérité du personnage ni dans l'un ni dans l'autre.

Carmen est passionnée certes et expansive, mais elle connaît aussi de félines douceurs.

Elle dit avec une tendresse abandonnée les deux premiers refrains de la habanera, mais au troisième, un éclair traverse son regard, son teint bistré pâlit encore, ses dents se serrent, sa

voix se contracte et c'est presque avec haine qu'elle chante alors : « Si tu ne m'aimes pas je t'aime... » Le personnage est dès lors posé, dans ces quelques mesures qui, dites sans art, ne signifient rien, et l'on devine déjà, avant même que cet amour ait commencé, combien l'autre, celui qui viendra ensuite, sera cruel au premier.

Voilà, esquissé à grands traits et insuffisamment, l'aspect que donne Mlle Bréval à l'héroïne de Bizet. Comme tous les efforts vraiment neufs et qui se réclament de quelque beauté, elle appellera la discussion. Tous ceux pour qui des traditions imposées par le temps et le hasard ne sont point forcément la vérité l'estimeront à sa juste valeur et la trouveront digne de Bruchilde et d'Armide.

La justesse de l'accent, la vérité et le pathétique d'un jeu ardent et plein de savoureuse fantaisie, le timbre d'une voix dont la qualité est connue, ne constituent pas tout l'intérêt de cette représentation. Carmen, pour la circonstance, avait abandonné, avec les gestes traditionnels, les oripeaux clinquants.

M. Zuloaga, le prestigieux évocateur de l'Espagne tumultueuse et colorée, avait dessiné quatre robes dont la beauté se réclamait d'autre chose que de leur richesse ou de leur splendeur : quatre robes d'une merveilleuse harmonie de tons.

Les autres interprètes m'excuseront d'avoir sacrifié un peu des compliments auxquels ils ont droit, à la nouveauté, à la beauté saisissante de la réalisation de Mlle Bréval.

Ils ont eu d'ailleurs toutes les qualités que leurs rôles exigent : M. Roussellière n'a peut-être jamais fait admirer une voix plus belle, un jeu plus ardent, et les applaudissements qui s'adressaient à M. Gilly récompensaient justement une voix d'un timbre magnifique.

Les autres rôles étaient tenus, de façon charmante, par Mlle Dubell, touchante Micaëla, par Mmes Ughetto et Mary Girard, de manière très plaisante par MM. Chalmel et Philippin, avec sûreté par MM. Marvini et Fabert.

Vous savez les voix surprenantes des chœurs d'ici et leur animation. Vous devinez aussi la piquante mise en scène de M. Raoul Gunsbourg qui, en montant *Carmen* de la façon supérieure que je vous ai dite, s'est acquis quelques-uns de ses plus justes titres à la reconnaissance des artistes.

M. Léon Jehin a conduit avec une sûreté, une justesse d'accents et une subtilité remarquables.

Robert Brussel.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

Opéra : *Le Juif Polonais* (Gaité), à 8 h. 1/2, avant-dernière matinée donnée par miss Isidore Duncan et son école d'enfants. La dernière matinée aura lieu mercredi, la délicieuse artiste étant forcée d'aller donner à Nice des représentations.

Ce soir :

— *Salle du théâtre Margny*, sous les auspices de l'Œuvre, à 9 heures très précises, première représentation du Schauspielshaus de Dusseldorf. Au programme : *Médée*, tragédie en 4 actes de Franz Grillparzer. Distribution :

Créon M. Richard Feist
Cressus Mlle Elsa Valery
Jason M. Franz Everth
Médée Mmes Louise Dumont
Gora M. Martha Flanz
Un messager des Amphiclyons MM. Otto Stoeckel
Un paysan M. Paul Henckels
Un esclave Theodor Kigler
Serviteurs, servantes, enfants de Médée.

Le rideau ne se relèvera pas à la fin des actes mais seulement à la fin du spectacle.

Demain mardi, deuxième spectacle : *La Vie de l'homme*, d'Andréjeu.

— *Opéra*, à 8 heures, *Faust* (Miles Henri-quez, Courbières, Goulancourt ; MM. Muratore, Journé, Rigaux, Chappellon).

Dans : Miles Alda Boni, Billon et Marthe Urban.

— *La Comédie-Française*, à 8 h. 1/4, 1^{re} le *Médécine malgré lui* :

Mmes Thérèse Kolb, Martine ; Rachel Boyer, Jacqueline ; Yvonne Lévay, Lucinde ; MM. J. Truffier, Sganarelle ; Debilly, Léandre ; Siblot, Géronte ; Joliet, Lucas ; Falconnier, Robert ; Garay, Valère.

2^e Reprise d'*Antigone*, tragédie de Sophocle, adaptée à la scène française par Paul Mauriac et Auguste Vacquerie, musique de M. Camille Saint-Saëns :

Mmes Barlet, Antigone ; Lara, Ismène ; Delvair, Eurycle ; MM. Monnet-Gully, Créon ; Silvain, l'envoyé ; J. Truffier, le gardien ; Paul Monnet, Tirésias ; Lettier, Hémon ; Hamel, le Chœur ; le chœur des vieillards thébains ; M. Villa, le choryphée ; MM. Becker, Bérin, Cabillot, Chardot, Clairval, Clamer, Delgal, Gues, Imier, Jacotot, Jouanneau, Joubert, Petit, Tisserand, Violette.

tôt après, Guiry incarner magnifiquement Mathis du *Juif polonais*, un des rôles les plus dramatiques du vieux répertoire.

J'ai vu le *Juif polonais* quand j'étais enfant et j'ai vu, mettons pas mal d'années, avec la conviction qu'on ne pouvait rien voir de plus terrible. C'était alors, d'ailleurs, l'opinion générale. J'ajoute que je n'ai pas retrouvé cette impression d'effroi intense, et il m'a paru que la foule n'était pas aussi émue que jadis par l'affreux cauchemar vengeur du vieil Alsacien... Pourquoi ? Je m'imagine que c'est la faute au fameux « théâtre d'épouvante » lequel a fortement émoussé la sensibilité du public. Comment en effet, espérer secouer violemment, avec la simple histoire d'un assassin qui revit en rêve la nuit de son crime, des spectateurs accoutumés à voir des fous furieux élever les yeux de leurs gardiens, des apaches suriner des pantes, le tout avec une mise en scène s'appliquant voluptueusement à accumuler les détails les plus horribles ?

Il semble cependant, en y réfléchissant, que la vieille mise en scène du dernier acte du *Juif Polonais* était plus terrifiante que celle-ci. Au lieu de se coucher sur un petit lit de camp, qu'on le voit quitter pour mimer son crime, Mathis se couchait dans une alcôve dont il tirait les rideaux, et quand il apparaissait au fond devant les juges, on avait davantage l'impression de son dédoublement. Quant au tribunal, il était plus compliqué ; il devait représenter exactement celui du district, dont l'aspect avait à hanter si souvent l'esprit inquiet du vieux meunier alsacien ; on reconnaissait parmi les curieux accourus ses familiers et ses amis, et sa terreur s'augmentait de leur impassibilité ou de leurs physionomies stupéfaites ou méprisantes. Plusieurs fois le rideau perdit de sa netteté, et alors le rideau de l'alcôve s'agitait comme secoué par les mouvements d'un dormeur fébrile... Et tout à fait à la fin, quand la vision du tribunal s'effaçait, Mathis ayant été condamné à être « pendu par le cou », jusqu'à ce que mort s'ensuive, le rideau s'agitait plus violemment, et de la table de nuit la carde, houleuse par le dernier sursaut de l'agonisant, tombait à terre...

Quoi qu'il en soit, il faudra avoir vu Guiry dans ce rôle qui avant lui tenta d'autres grands artistes, les Paulin-Ménier, les Dumaine, les Got.

Et puis rassurez-vous ! Il reste encore dans les horreurs tragiques du Grand-Guignol, et plus d'un spectateur, hanté par le bruit obsédant de la clochette du traineau fatal, tressaillera dans le couloir en entendant la clochette de l'entr'acte !

Un Monsieur de l'Orchestre.

LES THÉÂTRES

Opéra de Monte-Carlo : Mlle Lucienne Bréval dans *Carmen*.

(De notre envoyé spécial)

Monte-Carlo, 26 février.

Cette création, cette récréation, ne fait pas seulement date dans la carrière si nombreuse et si belle de Mlle Bréval, elle marque dans l'histoire théâtrale d'un chef-d'œuvre.

Je ne sais pas de source certaine quelle a été la pensée directrice de l'artiste, mais à l'intelligence supérieure de son interprétation, on la devine aisément.

Un seul rôle domine dans *Carmen*, un seul rôle lui donne son caractère de drame lyrique et sa valeur musicale : le personnage principal.

Pour rejoindre Mérimée et par là même Bizet, il faut faire obstacle à des traditions fautes, et remonter résolument le courant qui entraîne l'œuvre à des destinées médiocres, vulgaires, dont elle est indigne.

Tout l'intérêt réside dans le personnage de Carmen et dans la couleur de l'orchestre.

Carmen seule est un être de drame ; les autres ne sont que des rôles merveilleusement établis pour faire valoir le talent et les effets des chanteurs.

Le grand mérite et la beauté de la réalisation de Mlle Bréval résident précisément dans l'effort de réaction qu'elle a victorieusement tenté contre les traditions sous lesquelles le véritable personnage disparaissait peu à peu. Ce qu'elle en a fait : une Gitane véridique ; une créature vivant vraiment la musique de Bizet, prompt à en épouser tous les aspects, essentiellement mobile, et n'en trahissant jamais le caractère.

Ecoutez-la dire quelques répliques du parlé, ou bien la séguedille du premier acte, vous ne remarquerez aucune emphase inutile dans le premier, aucun effet vocal dans la seconde ; rien n'est sacrifié à l'allure du drame, à la vérité du personnage ni dans l'un ni dans l'autre.

Carmen est passionnée certes et expansive, mais elle connaît aussi de félines douceurs.

Elle dit avec une tendresse abandonnée les deux premiers refrains de la habanera, mais au troisième, un éclair traverse son regard, son teint bistré pâlit encore, ses dents se serrent, sa

voix se contracte et c'est presque avec haine qu'elle chante alors : « Si tu ne m'aimes pas je t'aime... » Le personnage est dès lors posé, dans ces quelques mesures qui, dites sans art, ne signifient rien, et l'on devine déjà, avant même que cet amour ait commencé, combien l'autre, celui qui viendra ensuite, sera cruel au premier.

Voilà, esquissé à grands traits et insuffisamment, l'aspect que donne Mlle Bréval à l'héroïne de Bizet. Comme tous les efforts vraiment neufs et qui se réclament de quelque beauté, elle appellera la discussion. Tous ceux pour qui des traditions imposées par le temps et le hasard ne sont point forcément la vérité l'estimeront à sa juste valeur et la trouveront digne de Bruchilde et d'Armide.

La justesse de l'accent, la vérité et le pathétique d'un jeu ardent et plein de savoureuse fantaisie, le timbre d'une voix dont la qualité est connue, ne constituent pas tout l'intérêt de cette représentation. Carmen, pour la circonstance, avait abandonné, avec les gestes traditionnels, les oripeaux clinquants.

M. Zuloaga, le prestigieux évocateur de l'Espagne tumultueuse et colorée, avait dessiné quatre robes dont la beauté se réclamait d'autre chose que de leur richesse ou de leur splendeur : quatre robes d'une merveilleuse harmonie de tons.

Les autres interprètes m'excuseront d'avoir sacrifié un peu des compliments auxquels ils ont droit, à la nouveauté, à la beauté saisissante de la réalisation de Mlle Bréval.

Ils ont eu d'ailleurs toutes les qualités que leurs rôles exigent : M. Roussellière n'a peut-être jamais fait admirer une voix plus belle, un jeu plus ardent, et les applaudissements qui s'adressaient à M. Gilly récompensaient justement une voix d'un timbre magnifique.

Les autres rôles étaient tenus, de façon charmante, par Mlle Dubell, touchante Micaëla, par Mmes Ughetto et Mary Girard, de manière très plaisante par MM. Chalmel et Philippin, avec sûreté par MM. Marvini et Fabert.

Vous savez les voix surprenantes des chœurs d'ici et leur animation. Vous devinez aussi la piquante mise en scène de M. Raoul Gunsbourg qui, en montant *Carmen* de la façon supérieure que je vous ai dite, s'est acquis quelques-uns de ses plus justes titres à la reconnaissance des artistes.

M. Léon Jehin a conduit avec une sûreté, une justesse d'accents et une subtilité remarquables.

arrivés à la célébrité, prendra possession demain, à l'Odéon, du rôle de Balthazar dans *L'Arlesienne*.

Tous les autres soirs, les *Grands*, dont le succès ne s'est pas démenti une seule fois et qui attendront leur 50^e vers la fin de la semaine.

MM. Messager et Broussan seront reçus, ce matin, par M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique.

On annonce hier que M. Le Bargy va être également le ministre aujourd'hui, pour l'entente de *Chantecler*.

Au jour le jour :

M. Desnoes jouera, pour la première fois, samedi, le rôle de Simpson, dans *la Parisienne*, à la Comédie-Française, et M. Paul Numa, pour la première fois, celui de Lafont.

Mlle Berthe Cava, le rôle de Clotilde, on elle apporte une si remarquable interprétation, et M. de Féraldy incarnera le Mesnil où il est également supérieur.

La matinée de dimanche prochain aura pour affiche : *Antigone* et *le Voyage de monsieur Perrichon*.

On commencera cet après-midi à répéter une comédie en deux actes de M. Abraham Dreyfus : *les Amis*, qui fut représentée, il y a quelques années au théâtre Antoine. Mme Kolb y reprendra le rôle qu'elle créa boulevard de Strasbourg, et M. Silvain jouera le rôle que créa M. Antoine.

M. Silvain mettra en scène. *l'Amie accompagnée*, selon toute probabilité, *Antigone*.

Le Gymnase a réalisé avec *L'âne de Buridan* 7.586 francs samedi soir et 6.853 francs hier en matinée. Jamais ces chiffres n'ont été atteints au théâtre de Madame, et la encore MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet viennent d'établir le record du maximum.

La Femme X... a fait réaliser hier en matinée à la Porte-Saint-Martin, une recette de 4.500 francs. Rappelons que le drame ému de M. Alexandre Bisson sera représenté encore toute la semaine, et dimanche, en matinée et en soirée.

Lundi, reprise du *Maitre de forges*.

Malgré la boue, le froid, la neige, *Monsieur Zéro* a fait réaliser en deux jours la somme de 12.716 francs au Palais-Royal. Le fait valait d'être signalé.

Malgré le mauvais temps et cent dix représentations du *Pontillon* et de *Feu la mère de Madame*, le théâtre Michel, entre avant-hier samedi et hier dimanche, a encaissé 3.845 francs.

On fêtera ce soir, au théâtre des Capucines, la 50^e représentation du *Médécin en cour*, la spirituelle comédie de M. Michel Provins, et de *Où qu'il va* ! L'an neuf ! L'amusante revue de Rip, deux grands succès qui continuent à attirer en foule, chaque soir, aux Capucines, l'élegant public que l'on sait.

La Comédie-Royale fera relâche demain, pour les répétitions générales de son nouveau spectacle : *Mélieus amis*, un acte de MM. André et Desfontaines ; *Pont de chien*, deux actes de M. Henry Cahn ; *le Philiste indécis*, fantaisie de M. Aroza, musique de M. Gaston Schindler, et *Mélieus et ses raisons*, comédie de M. Romain Coombs.

Ce spectacle sera interprété par MM. Guyon fils, Girier, Victor Henry, Silvestre, Mmes Betty Daussant, Lucette de Landy et Mlle Emilienne Frémille, que l'éminent public de la Comédie-Royale sera heureux de revoir et d'applaudir.

M. Félix Lagrange annonce pour jeudi prochain la première des matinées scolaires qu'il compte offrir, cette saison, aux élèves des écoles de la Ville de Paris. Sur l'affiche : *le Domino noir*. Le public ordinaire est admis à ces intéressantes représentations.

Après avoir donné au théâtre Grévin une série très courue et très applaudie de représentations dans *En cinq sec*, une revue de MM. Metzvil et Ciennois, dont elle interprète le principal rôle avec son charme et son talent habituels, Mlle Suzette Nelson partira, ce matin, pour la Côte d'Azur. Elle y passera quelques jours de repos avant de repartir devant son fidèle public du théâtre Grévin.

Notons, en passant, le très aimable succès remporté au théâtre Femina par les élèves de Mme Ducloux-Monod dans l'interprétation d'une spirituelle revuette de M. Sainte-Foy, *les Marionnettes d'entre nous*.

Notre distingué confrère M. Charles Martel fera, à l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine, mercredi prochain, une conférence sur la *Tragédie royale* de Saint-Georges de Bouhélier. Mlle Marie Kalf, du théâtre Antoine, et M. Pierre Rameil, du Gymnase, y tiendront des fragments.

Francis Casadesu, MM. Robert Casadesu et Georges Wolff, prêteront également leur concours à cette soirée en l'honneur du poète.

La saison du théâtre Michel à Saint-Petersbourg a été abrégée par la mort du grand-

duc Vladimir. Déjà plusieurs de nos comédiens et de nos comédiennes sont revenus à Paris : MM. Gayr, Fredal, Kemm, Numès, Delorme, Mmes Marie-Louise Derval et Starck.

Une partie de la troupe donnera, comme nous l'avons dit, avant son retour, des représentations à Moscou, à Varsovie et à Berlin, sous la direction de M. Ad. Candé. Mmes Madeleine Dolley, Marthe Alex, Fanny Fabrigère, MM. Mauly, Andrieu et Mangin font partie de cette tournée.

Parmi les artistes rentrés en France, Mlle Starck est déjà repartie pour la Côte d'Azur où elle doit donner quelques représentations. Mlle Marie-Louise Derval partira ce matin pour Bruxelles où l'attend un bel engagement.

La brillante artiste doit en effet créer, à l'Opéra, le *Pontillon*, l'amusante pièce de M. Tristan Bernard, qui continue à triompher au théâtre Michel de Paris et que, dans toutes les grandes villes de l'Europe, on s'apprête à monter.

Serge Basset.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

Université des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, à 5 heures : « la Télégraphie sans fil : les ondes hertziennes », conférence par M. Henri Poincaré, de l'Académie française. Exprimées faites au concours de M. Carpentier, de l'Institut, et du commandant Ferris.

— De 4 à 6 heures, « Five o'clock artistique », au 1^{er} étage du Café Américain, 4, boulevard des Capucines. Entrée par l'escalier de marbre.

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, la *Revue des Folies-Bergère*, revue franco-anglaise de M. P.-L. Flers ; 22 tableaux, 800 costumes (miss Campbell, Marthe Lenclut, Clara Faurans, Claudine Pougau, Maurer, Morton et M. Marville), La Première Entente cordiale. Les Châteaux de la Loire.

— A l'Opéra, les *Daughters d'ombres* et de lumière, tableaux d'art, débuts d'Alexis et son conte fantastique ; *Une Heure de rire* ; Tankwaï et la troupe impériale de Chine ; *Fantaisie-ballet*, etc.

— A la Scala, à 8 h. 1/2, *Béguin de Roi*, opérette (Polin, Sulbac, Max-Morel, Rouvière, Fréjol, Lejal, Brunel, Eveline Janney, Lucy Minger, Boccarris, J. Bernat, L. Darley, Lily Delos, etc., etc.).

— Au Moulin-Rouge, *En Vair, messieurs* ! revue en 3 actes et 20 tableaux, de MM. H. Moreau et Ch. Quinel (MM. Dambrine, Nemo, Ransard, Darles, Goulet, Liess, Mmes Leberg, A. Gillet, L. d'Alba, Elymet, etc.).

— A l'Apollon, *Séduction rouge* ; *Au temps des abréolans* ; *Don't* la mystérieuse Blanche de Faunac et 15 attractions.

— Au Nouveau-Cirque, *le Plus beau Hussard de France*, opérette acrobatique, équestre et nautique. Attractions sensationnelles.

— A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 587.48) (direction Bonnaud-Bis), les *3 1/2* de Bonnaud-Numa.

Baltha, P. Weil, Charton, A. Stanislas dans leurs œuvres, *L'Épopée*, de Caran d'Aché, présentée par D. Bonnaud, *les 100 tonnes*, revue en un acte, jouée par Lucy Pezet, G. Charton, A. Lant, E. Deary, Numa Blés, etc.

— Salle Charras, 9 heures, « Cinéma d'art » : *la Tosca*, jouée par Le Bargy et Soré ; *De Dumas à Méline* ; *Visions d'Orient* (en couleurs) ; Danse espagnole, etc. Matinées, jeudi, dimanche et fêtes.

— Au « Diable au Corps », la *Revue joyeuse*.

Rappelons que la *Cigale* fait relâche à défaut de ce soir pour les dernières répétitions de *Vas-y, mon prince* ! la fantaisie nouvelle à grand spectacle de MM. de Gorsse et Nanteuil, dont la répétition générale aura lieu jeudi soir 4 mars.

Le spectacle actuel de Parisiana attire chaque soir un public nombreux. Entre temps, on travaille à la mise en scène de *la Veuve joyeuse*, l'opérette essentiellement française, qui doit passer le 4 mars irrévocablement en répétition générale à bureaux ouverts. On peut louer dès aujourd'hui pour la *Veuve joyeuse*.

Aujourd'hui lundi, à une heure et demie, à lieu rue Blanche, n° 19, salle des Ingénieurs civils, l'Assemblée générale annuelle de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

Notre confrère et ami Fernand Boissier, dont on connaît les idées libérales et les sérieuses capacités, est candidat au conseil d'administration. Tous les auteurs tiendront à lui apporter leur suffrage. A ce sujet nous rappelons à ceux que leurs occupations empêchent d'assister à cette réunion qu'ils peuvent toujours déposer leur bulletin de vote à l'entrée de la salle des séances.

Le spectacle de Parisiana attire chaque soir un public nombreux. Entre temps, on travaille à la mise en scène de *la Veuve joyeuse*, l'opérette essentiellement française, qui doit passer le 4 mars irrévocablement en répétition générale à bureaux ouverts. On peut louer dès aujourd'hui pour la *Veuve joyeuse*.

Aujourd'hui lundi, à une heure et demie, à lieu rue Blanche, n° 19, salle des Ingénieurs civils, l'Assemblée générale annuelle de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

Notre confrère et ami Fernand Boissier, dont on connaît les idées libérales et les sérieuses capacités, est candidat au conseil d'administration. Tous les auteurs tiendront à lui apporter leur suffrage. A ce sujet nous rappelons à ceux que leurs occupations empêchent d'assister à cette réunion qu'ils peuvent toujours déposer leur bulletin de vote à l'entrée de la salle des séances.

Le spectacle de Parisiana attire chaque soir un public nombreux. Entre temps, on travaille à la mise en scène de *la Veuve joyeuse*, l'opérette essentiellement française, qui doit passer le 4 mars irrévocablement en répétition générale à bureaux ouverts. On peut louer dès aujourd'hui pour la *Veuve joyeuse*.

Aujourd'hui lundi, à une heure et demie, à lieu rue Blanche, n° 19, salle des Ingénieurs civils, l'Assemblée générale annuelle de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

Notre confrère et ami Fernand Boissier, dont on connaît les idées libérales et les sérieuses capacités, est candidat au conseil d'administration. Tous les auteurs tiendront à lui apporter leur suffrage. A ce sujet nous rappelons à ceux que leurs occupations empêchent d'assister à cette réunion qu'ils peuvent toujours déposer leur bulletin de vote à l'entrée de la salle des séances.

Le spectacle de Parisiana attire chaque soir un public nombreux. Entre temps, on travaille à la mise en scène de *la Veuve joyeuse*, l'opérette essentiellement française, qui doit passer le 4 mars irrévocablement en répétition générale à bureaux ouverts. On peut louer dès aujourd'hui pour la *Veuve joyeuse*.

Aujourd'hui lundi, à une heure et demie, à lieu rue Blanche, n° 19, salle des Ingénieurs civils, l'Assemblée générale annuelle de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

Notre confrère et ami Fernand Boissier, dont on connaît les idées libérales et les sérieuses capacités, est candidat au conseil d'administration. Tous les auteurs tiendront à lui apporter leur suffrage. A ce sujet nous rappelons à ceux que leurs occupations empêchent d'assister à cette réunion qu'ils peuvent toujours déposer leur bulletin de vote à l'entrée de la salle des séances.

Le spectacle de Parisiana attire chaque soir un public nombreux. Entre temps, on travaille à la mise en scène de *la Veuve joyeuse*, l'opérette essentiellement française, qui doit passer le 4 mars irrévocablement en répétition générale à bureaux ouverts. On peut louer dès aujourd'hui pour la *Veuve joyeuse*.

Aujourd'hui lundi, à une heure et demie, à lieu rue Blanche, n° 19, salle des Ingénieurs civils, l'Assemblée générale annuelle de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

Notre confrère et ami Fernand Boissier, dont on connaît les idées libérales et les sérieuses capacités, est candidat au conseil d'administration. Tous les auteurs tiendront à lui apporter leur suffrage. A ce sujet nous rappelons à ceux que leurs occupations empêchent d'assister à cette réunion qu'ils peuvent toujours déposer leur bulletin de vote à l'entrée de la salle des séances.

Le spectacle de Parisiana attire chaque soir un public nombreux. Entre temps, on travaille à la mise en scène de *la Veuve joyeuse*, l'opérette essentiellement française, qui doit passer le 4 mars irrévocablement en répétition générale à bureaux ouverts. On peut louer dès aujourd'hui pour la *Veuve joyeuse*.

Aujourd'hui lundi, à une heure et demie, à lieu rue Blanche, n° 19, salle des Ingénieurs civils, l'Assemblée générale annuelle de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

Notre confrère et ami Fernand Boissier, dont on connaît les idées libérales et les sérieuses capacités, est candidat au conseil d'administration. Tous les auteurs tiendront à lui apporter leur suffrage. A ce sujet nous rappelons à ceux que leurs occupations empêchent d'assister à cette réunion qu'ils peuvent toujours déposer leur bulletin de vote à l'entrée de la salle des séances.

COURRIER MUSICAL

Joseph Sliwinski, le grand élève et continuateur de l'école de Rubinstein, se fera entendre, ainsi que Mme Faliero-Daloz, cantatrice, mardi prochain, à neuf heures du soir, salle Gaveau, 45, rue la Boétie, au 12^e concert de la Société philharmonique. Au programme : Nocturne, Valse, Prélude, Polonaise, Impromptu, Scherzo, Sonate (Chopin) ; Joseph Sliwinski. Mme Faliero-Daloz interprétera des œuvres de Debussy, Lullu, Exaudet, C. Caccini et de Paradisi.

Billets à la salle Gaveau et chez Durand.

Le célèbre baryton Léon Melchissodoc, l'une des gloires de l'Opéra et le plus populaire de nos artistes lyriques, se fera entendre jeudi prochain salle Gaveau, au 5^e concert de l'Association des Concerts Scharia. A ce même concert, M. Pierre Scharia s'est assuré le concours de son éminent confrère le violoniste Maurice Hayot. Voici le programme de cette belle soirée d'art :

Prendre partie : — *Symphonie héroïque* n° 3 (Schubert) ; — *Air de Richard Cœur-de-Lion* (Grétry) ; — M. Léon Melchissodoc ; — *Ballet de Hilda* (César Franck), (1^{re} audition à Paris) ; chant, Mmes Carré, Pontet, Courcou, Brulard, Boissau, MM. Renard, Grand, Ponzio, Boissel.

Deuxième partie : — *Concerto en fa pour violon* (Lalo) ; — M. Maurice Hayot ; — *Lamento* (Léo Sachs) ; — *Rapsodie basque de Ramuntcho* (Gabriel Pierné) ; — *Les deux grenadiers* (Schumann) ; — M. Léon Melchissodoc ; — *Valse Caprice*, 1^{re} audition en France (Rubinstein).

L'orchestre de 70 artistes, sous la direction de Pierre Scharia.

Places de 1 à 6 francs. Location sans augmentation de prix : à la salle Gaveau, 45, rue la Boétie (téléph. 538-20) ; chez MM. A. Durand et fils, 4, place de la Madeleine ; Gros, 145, boulevard Haussmann ; Eschig, 13, rue d'Artois ; Landy, 23, boulevard Saint-Germain.

C'est le vendredi 12 mars (et non le 5, primitivement annoncé) qu'aura lieu, dans la salle des *Annales*, le beau concert donné par Mme Marthe Le Bret avec les concours du célèbre violoniste Georges Enesco. Au programme la Sonate op. 47 (A. Kravtchenko) et la Sonate de Gabriel Fauré, la Deuxième Sonate pour piano et violon, de Georges Enesco.

Billets chez les éditeurs Durand, Grus, Max Eschig, et à l'administration des concerts A. Dandelot, 83, rue d'Amsterdam. Téléphone : 143-25.

Récitals Sauer. — Emil Sauer, en repassant par Paris, jouera de nouveau le vendredi soir 17 mars à la salle Erard. Cette bonne nouvelle fera la joie des admirateurs du maître, et il est à présumer que, cette fois encore, la salle de la rue du Mail (si parfaite pour les récitals de piano) sera trop petite pour satisfaire tous les desirs.

Le prix des places sera maintenu à 20 fr. les fauteuils réservés, 10 fr. et 6 fr. le parterre, 6 et 5 fr. la première galerie. Les inscriptions sont reçues dès ce jour chez M. A. Dandelot, 83, rue d'Amsterdam. Les billets seront mis en vente à partir du jeudi 5 mars.

La Société Hændel (directeurs-fondateurs : MM. Borrel et Rangé) donnera son deuxième concert à la salle de l'Union, 44, rue de Trévise, le mardi 2 mars, à neuf heures du soir, avec les concours de Mmes Lacoste, Renée Giroux, MM. J. Roder, Ch. Tournemire.

Au programme : — *Œuvres de Beethoven*, de Grigny, Erlbach, Schütz ; exécution intégrale de la Cantate d'Heidel, *Gott Hiff mir*, pour soli, chœur et orchestre.

Le concert sera dirigé par M. Vincent d'Indy.

Places de 1 à 7 francs chez Durand, Grus, à la salle de l'Union et à l'agence Demot, 3, rue de Louvois.

Répétition publique lundi 1^{er} mars, à quatre heures.

Alfred Delila.

LA VIE ARTISTIQUE

Le Salon de l'« Épatant »

Le Salon de la rue Boissy-d'Anglas, véritable modèle d'organisation, de présentation des œuvres, si bien disposé et éclairé que pas un morceau n'est sacrifié, et si bien doté, si l'on peut employer ce terme, que l'on ne peut pas, comme dans la plupart des autres expositions, y éprouver une sensation de fatigue, un découragement devant le trop-plein, ce Salon, dis-je, a une caractéristique spéciale dont il semble que la tradition non seulement ne puisse changer, mais encore se confirme de plus en plus chaque année.

C'est d'abord avant tout une exposi-

tion de portraits, des plus élégants, des plus somptueux, des plus raffinés de la saison. De ceux qui consacrent ou entretiennent la notoriété à la fois du peintre et du modèle. C'est chaque fois une revue partielle des femmes les plus rares, de celles qu'on ne rencontre point, que l'on serait tenté de croire des incarnations sans cesse renouvelées, dans le goût qui règne pour le moment, des princesses de légendes, ou bien encore des hommes qui dirigent les grandes affaires, pensent et agissent pour la foule et ne sont point connus d'elle. Pour ma part, lorsque j'entre au Salon de l'« Épatant », j'ai toujours pour première impression que je me trouve au milieu de toutes les femmes des personnages que Banville a mis en action dans ses *Contes héroïques* et dans ses *Contes bourgeois*, mais qui, tout en conservant le caractère dominant ou troublant de ces héros, suit fidèlement la mode, et repart à chaque nouveau vernissage, sous des noms et avec des costumes différents.

En d'autres termes, peut-être plus accessibles, il me vient une idée que je soumetts à ceux qui sont influents en ce lieu, car eux seuls peuvent la réaliser. Ils devraient à chaque Salon faire un album parfaitement photographié des dix ou quinze plus beaux ou plus typiques portraits de la réunion.

Au bout de quelques années cela formerait une histoire surprenante de l'élégance et de la beauté françaises. Imaginez-vous ce que serait un pareil recueil depuis les premiers Salons de la place Vendôme, jusqu'à ceux-ci ? Ce que serait ce recueil dans seulement vingt-cinq à cinquante ans ? Bien entendu, cet album ne courrait pas les rues. Il demeurerait entre les seules mains des originaux et de ceux qui leur sont chers, et quelques exemplaires en seraient déposés dans les archives du Club, et plus tard les historiens, les écrivains reconnus dignes de faire état de tels documents les auraient à leur disposition lorsque les radieuses beautés, ainsi fixées, apparaîtraient à leur tour à l'Épatant passé.

Vous avez ici l'illustration saisissante de cette idée avec quelques œuvres de choix, telles que *le Portrait de la comtesse G...*, par Dagnan-Bouveret ; de *M. F...*, par Flameng ; de *Mme de V...*, par Baschet ; de *Mlle B...*, par Gervex, etc.

Le portrait de M. Dagnan est certainement la plus importante image féminine qu'il ait jusqu'ici montrée, celle où le plus de savoir s'allie avec le plus de goût et de ce caractère méditatif qui est le propre de l'artiste. Cette grande et discrète figure, habillée avec un goût simple et discret à ce point que tout en étant d'aujourd'hui il se différencie peu quant à l'harmonie des lignes, de la vêtue antique, est d'une harmonie sobre et chaude ; un collier de perles y jette quelque douce vivacité, et la sourire que M. Dagnan connaît l'art de rendre plus qu'un peintre actuel, sans affecterie, sans outrance, éclaire, lui aussi, la physionomie. Quelques réserves qu'on ait pu faire sur les tendances de l'art de M. Dagnan, quelques erreurs qu'on ait eu parfois de voir signaler dans sa déjà longue carrière, ceci est une œuvre de maître et peut-être celle qui résumera le mieux la nature de son talent.

M. F. Flameng expose deux portraits. L'un de femme en blanc, avec des échardes à la ceinture, est souple et de bon ton.

L'autre est celui d'un enfant, un peu pastiché de l'école anglaise, mais d'une heureuse venue quand à l'exécution. Dirai-je que j'ai été très enthousiasmé par cette idée qui dût paraître extrêmement lumineuse et originale au peintre, de montrer ce gentil modèle, avec sous chaque bras un de ces gros éléphants en peluche qui sont fort à la mode comme joujou ? Ma foi, point. Un portrait, sauf en pochade ou en simple croquis, peut être traité avec quelque sel de facézie. Mais un morceau de peinture de cette importance est tout de même une chose assez grave, quelque grâce qu'il comporte. Ces deux éléphants demeureront toujours un accessoire un peu discutable, légèrement baroque, et qui ne saura même perpétuellement amuser. Dans une dizaine d'années Mlle H... aura seize à dix-huit printemps, elle sera encore la petite fille aux éléphants. Jeune femme, jeune mère, grand-mère, aïeule, elle

trahira dans la pensée des siens ses deux pelucheux compagnons, ses arrière-petits enfants se demanderont avec effacement à quelle cérémonie cela faisait allusion, quel événement de famille cela commémorait. Lorsque les mathématiques nous donneront des images de l'enfant, ils eurent soin que le jouet fût un accessoire discret dans son éloquence et fût tellement « populaire » pour ainsi dire, que c'était un attribut et non une énigme ou une bizarrerie. Je sais bien que c'est sans doute un caprice de la gentille enfant (j'espère bien que ce ne fut pas celui du peintre) auquel il fallut accéder. Mais il me semble qu'à la place de M. Flameng, j'aurais dit : « Mademoiselle, qu'à cela ne tienne, je vais vous en faire un petit pour vous, pardessus le marché, avec Toby et son frère. Mais pour le grand, un portrait de moi est considéré comme de trop d'importance, et un portrait familial est un document trop grave et trop précieux pour que je diminue par une jovialité tout le charme de votre sourire, toute la lumière dorée de vos blonds cheveux.

Je me suis laissé un peu entraîner par cette petite discussion, et voici que des œuvres que je vais louer davantage seront plus brièvement commentées.

M. Gervex s'est, lui aussi, mis en frais pour son envoi de cette année. Depuis longtemps il n'avait pas envoyé de morceaux de cette importance et de cette tenue. Peut-être la tête et les bras, par rapport au reste du personnage, sont-ils traités un peu trop minutieusement. Il eût fallu autant de largeur que dans ce corps souple, bien éclairé, bien posé, bien habillé. Quoi qu'il en soit, l'harmonie claire de cette toile est des plus rassurantes, et on y reconnaît le don très distingué de la « tonalité » que possède M. Gervex.

De M. Baschet, deux portraits : un correct, d'un général, un luxueux, d'une jeune femme richement costumée. Celui-ci est joli et plaira beaucoup, sans nul doute, au public. Mais ne faut-il pas avertir M. Baschet que sa façon moins vaporeuse et moins tourmentée valait mieux. Ici, il est sur l'extrême limite qui sépare la distinction véritable du maniérisme.

M. Jacques Blanche n'a envoyé qu'un petit portrait de jeune garçon en costume écossais. Le morceau est avenant et habile. Mais... mais, j'ai trop entendu dire autour de moi que l'artiste avait un peu trop cédé à son goût pour l'école britannique, pour que je ne lui redise pas cet avertissement de la *Voix populi*. L'auteur de *Chérubin*, du *Verre de Venise*, de toute la belle série des *Bénédictins*, du *Portrait de Mme Mahfeld*, et de divers écrivains ou artistes contemporains, a trop mis de conception et d'esprit personnel dans ces œuvres pour qu'il s'expose à de telles et trop faciles critiques.

M. Maxence a traité dans le goût et avec la riche maîtrise de ses figures allégoriques un bon et sérieux portrait de dame en rouge. M. G. Jaquet dans un simple petit portrait d'enfant a mis beaucoup de vie et de charme.

Passant aux portraits d'hommes, on nous excusera d'avoir différé de parler de certains exposants les plus éminents, parmi lesquels M. Bonnat. Son *Portrait du duc de Loubat* est un fort et brillant morceau, comme de coutume, bien éclairé, très étudié quant au costume et à l'allure, très expressif quant à la physionomie. M. Roll s'est portraituré lui-même avec beaucoup de sérieux et de bonne grâce, et M. Béraud a fait de même. Le premier s'est proclamé peintre, le second a préféré se montrer, dans l'allure et le costume de l'homme du monde. Point d'accessoires d'atelier, le frac irréprochable, le huit-refflets parfaitement posé. En somme, avec leurs curieuses différences physiologiques, ce sont deux morceaux intéressants à étudier, curieux à rapprocher.

Le portrait de *M. Tarchevèque de Besançon*, par M. Gustave Courlin, montre de la part de cet artiste le parti pris de s'adonner de plus en plus à la peinture miniaturale, à la recherche du joli (ou va-t-il se leicher, cette fois ?), à l'extrême brillant des couleurs les plus flatteuses ou supposées telles. Il en résulte une œuvre fort peu agréable à regarder, au contraire. Comment cet artiste qui avait débuté de façon si robuste, en

est-il arrivé à ces erreurs ? C'est bien dommage.

J'aurais encore à vous signaler maintenant, parmi les meilleurs portraits, ceux qu'ont envoyés MM. Abbott, Baudouin, F. Bouchor, P. Chabas, Commerre, G. Ferrier, Briant, Fournier-Sarlovèze (portrait de *M. le marquis de Massa*), Harlamoff (*Mme F. Lévigne*), J.-Aimé Morot, J. Stewart, Roybet et Paul Vignon.

La prédominance que j'ai commentée, au début, du portrait sur les autres genres est cause que je m'étendais peu sur les envois d'autre genre, bien qu'il y en ait de fort intéressants.

La *Mer sauvage* de M. Clairin par exemple. C'est une dramatique, une angoissante scène de naufrage, dans un endroit sinistre à souhait, qui semble de rêve, et qui est pourtant vrai, comme le peuvent constater ceux qui ont vu certaines côtes bretonnes. La *Promenade sentimentale*, en ciré, de M. Gustave Jaquet, maître à toutes les vocations. Ou encore, dans un tout autre ordre d'idées, les spirituels petits *Joueurs de billard*, de M. Jean Béraud ; les *Servantes*, de M. J. Bail, la figure allégorique de M. Agache, et le nu de M. Pierre Braquemond, d'une brillante couleur et d'une arabesque hardie. Enfin les excellents petits « intérieurs », de M. Walter Gay, et de M. Tenré.

Parmi les paysages, on goûtera l'intense mélancolie du *Crispucule battant*, de M. Billotte ; la fraîcheur rustique de l'excellent *Etang des bêtes*, de M. Félix Bouchor ; la couleur ardente de la Venise et du *Théâtre de Taormine*, de M. Franc-Lamy, bien que l'on eût souhaité que des motifs si différents, des contrées si opposées ne fussent pas traitées presque exactement dans le même ton. M. Marcel Cogniot, dans un de ses deux très bons envois, a eu la bonne fortune de nous raconter, et avec verve, un aspect absolument inconnu de Venise, un coin sauvage gémissant sous une bourrasque. A la bonne heure, ce n'est pas du tout gondole. M. E. de Grimberghe, avec un coin de Normandie, une masura abandonnée parmi les choux, les roses trémières et les herbes folles, suscite en nous une très douce et poétique émotion. Enfin, M. E. Dauphin sera très complément d'avoir été un peu infidèle, et très heureusement, à ses arsenaux et ports accoutumés avec cette pittoresque petite vue de *Pont-en-Royan*. Et je citerai encore, comme autres paysages à regarder, ceux de MM. Montanard, Réal-Dumas, Guirand de Scevola, Guignard et Viannelli.

Peu de sculpture, très peu même cette année. Un trait curieux, c'est que les peintres contribuent à la corser un peu : MM. Fournier-Sarlovèze, Aublet et A. de Boutey. Quant au reste, on appréciera les qualités habituelles chez MM. Carls, Puech, d'Epina, Antonin Mercier, de Saint-Marceaux qui n'ont envoyé que de petits morceaux ; chez ce dernier toutefois, à noter une jolie et nouvelle conception du portrait familial.

Arène Alexandre.

LA ROSE FRANCE. PARFUM DE LA FLEUR ROUGEANT, 15, F. S. H. H. H.

LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR. L'ÉLÉGANT, 15, F. S. H. H. H.

PREMIER MAI. PARFUM PRINTEMPS ROUGEANT, 15, F. S. H. H. H.

PERA CIGARETTES. Qualité Supérieure, Pureté Absolue. Garanties par l'INSTITUT D'HYGIÈNE DE LONDRES.

POUDRE OPHÉLIA. Toilette de Beauté ROUGEANT, 15, F. S. H. H. H.

SAVON DENTIFRICE DE

dentes, au jardin des Tuileries sur la terrasse du Jeu de paume.

Leur moindre durée est le résultat de ce que les éliminatoires nécessaires seront disputés ultérieurement par les soins des Sociétés suivantes : Société d'encouragement de l'escrime, Société d'escrime à l'épée de Paris, Académie d'épée, Armes de combat, chacune de ces Sociétés disposera de huit places. Les « Armes de combat », exceptionnellement, en auront dix, sur lesquelles deux seront réservées aux escrimeurs parisiens qui ne feront partie d'aucun groupement. Les engagements relatifs à ces poules seront reçus, 10, rue Blanche. La liste en sera close le 31 mars.

Aux trente-quatre tireurs ainsi qualifiés, s'ajoutent seize tireurs de la province et de l'étranger et les dix tireurs de l'équipe nationale de 1939. Soit en tout soixante concurrents qui disputeront entre eux, le 3 juin, les demi-finales.

Les licences d'armes exigées pour les engagements donneront lieu à la perception d'un droit de 45 francs, réduit à 40 francs pour les membres de groupements affiliés. Les escrimeurs étrangers, toutefois, seront exonérés de ce droit.

Voici quels seront les épreuves de la Grande Semaine :

1^{er} Championnat international individuel d'épée (amateurs) (challenge de M. le comte de Maillé);

2^{es} Concours international individuel de sabre (amateurs);

3^e Coupe internationale d'épée des « Armes de France », par équipes de 6 tireurs amateurs;

4^e Coupe de France (amateurs) (challenge de la Société d'escrime à l'épée de Paris);

5^e Challenge mixte interclubs d'épée (professionnels et amateurs) (challenge H. Georges Berger);

6^e Match à l'épée entre les élèves des grandes écoles civiles et militaires du gouvernement, par équipes de 3 tireurs (challenge H. Georges Berger);

7^e Finales des Championnats de France de l'escrime individuel et par équipes;

8^e Championnat national et international d'assaut au pistolet et au revolver (balles Devillers).

Ce sera, on le voit, une période bien remplie.

Jehan Septime.

TIR

Au Club « Les Armes de Combat »

A la très intéressante réunion tenue hier dimanche, au stand Gastine-Renette, par de nombreux membres de la Société « Les Armes

de Combat », il a été tiré plusieurs épreuves au pistolet et au commandement de duel.

Le tir se faisait, naturellement, sur silhouettes.

Les épreuves, toutes très disputées, ont été prises fin par une « poule d'honneur » qui a réuni les meilleurs marksmen de la journée.

Cette poule d'honneur a été gagnée par M. Guillard, suivi de M. Rabel, bon second.

Paul Manoury.

BOXE

Les championnats de boxe

Admirable, incomparable réunion de boxe, hier après midi, au Cercle Hoche, le parfait cénacle du grand et vrai sport ! On y disputait les matches éliminatoires — premier et second tour — des championnats de France de boxe anglaise, et des championnats du monde de canne et de boxe française.

Fondés il y a sept ans, ce sont ces championnats qui ont implanté en France le goût de la boxe et aidé à la diffusion d'un sport qui réveille chez nous l'aurore de la lutte, les classiques instincts d'énergie et notre bravoure, jadis légendaires.

Organisés par la Fédération française des Sociétés de boxe qu'on ne saurait trop louer de ses initiatives, aidée d'ailleurs dans sa tâche par un sportsman qui fut autrefois un athlète remarquable, M. Marius Combes, directeur de la salle Wagram, et aujourd'hui

Médecin des sports qu'il aime et pratique, ces championnats sont une sincère manifestation sportive dans laquelle nulle intention de spéculation n'intervient.

La première de ce tournoi est hier un prodigieux succès. Salle comble d'abord; dans l'assistance les vrais amis du bon sport; le Duc Decazes, René de Knyff, MM. Jacques et René Luyet, Martin-Zéla, Lulluier, Rigault, Martigny, etc.

Ning-trois rencontres ont été disputées; vingt de boxe anglaise et trois de canne. De ces vingt-trois rencontres, je ne vous donnerai pas le compte rendu; j'en suis parfaitement incapable, ayant eu le grand honneur et la grande émotion de les arbitrer.

Ces vingt-trois rencontres furent de toute beauté. C'est avec une joie intense que je rends hommage au courage et à l'habileté et à la loyauté de tous ces adversaires qui se battirent avec tant de cœur et se soumettent avec une si parfaite discipline au jugement du poing et de l'arbitre.

Il me plaît de rendre hommage aux professeurs qui forment ces élèves : les professeurs Cuny, Mille, Antoine, Haquin, Moscatelli, Benigni, Chevalier, Pommer, Léon

Logrand, Thomas, Bayle, Maingnet, Quillier, etc. Ni eux, ni leurs élèves, ne possèdent la science de nos maîtres les Anglais et les Américains; mais patience, leur jour, notre jour viendra. De grands progrès ont été réalisés. Beaucoup reste à faire. Chaque année apporte son gain.

Ceci dit, nommons les vainqueurs, ceux qui seront appelés mercredi, vendredi et lundi prochains à se mesurer dans les demi-finales et finales, que les éliminatoires d'hier nous promettent étonnantes.

BOXE ANGLAISE. — Poids plume, premier tour : Félix Nastors (Cuny) bat Eric Hawkins, Vieux (Mille) bat Monys (Cuny).

Le combat le plus court de la journée. Monys est mis knock-out dès les premiers coups.

L. Ducasse (Antoine) bat Vernet (Haquin).

Beau match plein de vigueur et d'entrain qui se termine par knock-out au troisième round.

Serra (Haquin) bat Charles Nastors (Cuny), Mons (Cuny) bat Drex (Haquin).

Deux abandonne au troisième round.

Repechage. — Premier tour. — Vernet (Haquin), bat Monogin (Cuny).

Deuxième tour. — Mons (Cuny) bat Vernet (Haquin).

Louis Ducasse (Antoine) est déclaré vainqueur de Serra (Haquin) forfait.

Poids extra légers. — Stuber (Moscatelli), bat Rudines (Benigni); Mourier (Chevalier), bat Amidi (Benigni); Costet (Chevalier), bat Loiser (Benigni).

Premier tour, Eustache (Cuny) bat Guillaume (Chevalier); Bravet (Haquin) bat Foulon (Cuny); Nog Belli (Benigni) bat Ponde (Benigni); Régis (Antoine) bat Shill (Mille); Borka, Quillier bat Haller (Cuny).

Deuxième tour, Nog Belli (Benigni) bat Borka (Quillier).

Poids moyens. — Cottard (Benigni) bat Pionch (Cuny); Gaudes (Antoine) bat Beaumont (Thomas); Armes bat Lévi (Logrand).

Poids lourds. — Nérat (Logrand) bat Girardou (Cuny).

CANNE. — François (Benigni) bat Haquin bat Lejeune; Dronot (Ricard-Dubarry) bat Boer (Virtal); Laurens bat Arroy (Ricard-Dubarry).

Mercredi après-midi seront disputées, cette fois la salle Wagram, les éliminatoires des championnats militaires pour lesquels le ministère de la guerre a donné un diplôme spécial.

Automobilisme

La Commission du tourisme de l'Automobile-Club de France s'est réunie sous la présidence de M. Edmond Chais, président.

Le président a rendu compte de la visite

qu'il a faite à M. Quennece, directeur des droits d'entrée et d'octroi de Paris, relativement au poinçonnage des réservoirs et à la modification du carnet actuel.

Au cours de cette entrevue, M. Chais a étudié avec M. Quennece les moyens les plus propres à employer pour inciter les propriétaires d'automobiles à faire poinçonner leurs voitures. Il a été décidé qu'une affiche serait apposée dans tous les bureaux d'octroi aux portes de Paris pour faire connaître le service de poinçonnage qui fonctionne à l'Automobile-Club de France.

Ont été admis membres de l'Automobile-Club de France : MM. Hubert-Michel, Edouard Caspar, Claudio de Motta-Maia.

Conviendrait de répondre à un besoin général, et sans cesse de traiter aux mêmes conditions avantageuses que par le passé, l'Auto-Office a décidé de vendre indifféremment au comptant ou avec facilités de paiement, au gré et à la convenance de chacun.

L'Auto-Office, 75, avenue des Champs-Élysées, vend les chassis et carrosseries des principales marques françaises et étrangères (agence exclusive pour Paris des automobiles de La Brie).

Le silence d'une voiture est généralement de bon ton, et ce sont les voitures de marques inférieures qui se distinguent par leur bruit. La marque Charon s'est appliquée à rendre ses modèles absolument silencieux.

Charon, Limited, 7, rue d'Amère, à Puteaux.

M. le comte de Saint-Sauveur a exprimé récemment à MM. Bondis, et Cie toute la satisfaction qu'il a eue, du ramabout 15 chevaux Charon livré par ses agents, l'été dernier. Magasin de vente, 45, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Les derniers perfectionnements existent sur les chassis Léon Bollé, du Mans, réputés justement comme les plus souples, les plus silencieux et les mieux construits.

Succursale de Paris, 49, rue de Villiers, à Neuilly-sur-Seine.

Renault présente au public, en 1939, les modèles suivants qui sont en vente à la maison Outhenim-Chalandre (chassis de Knyff, direction), 4, rue de Chartres, à Neuilly (porte Maillot) : 8, 9 et 10/14 chevaux, 2-cy-

Andres, 10/14, 12/16, 14/20, 20/30, 35/45 chevaux, 4-cylindres, 50-60 chevaux, 6-cylindres.

La Banque automobile, 10, rue Castiglione, à Paris, envoie franco sur demande son *Kaschichte illustrée*, donnant des renseignements sur toutes les marques de voitures automobiles, de l'axe ou de livraison, vendues aux meilleures conditions et payables au gré de l'acheteur.

La voiturette Sizaire et Naudin, 3,950 francs, 70, rue Lormel, Paris.

MM. Rivalla et Cie, 11, rue de Berri, réalisent le rêve des sportsmen en offrant des voitures luxueuses aux meilleures conditions en Panhard-Levassor, Mors, Renault. Ils peuvent aussi livrer les célèbres voitures Régées OHO.

Pour avoir dans des conditions extrêmement avantageuses une voiture Léon Bollé, du Mans, ou une des merveilleuses voitures légères Zedel 1909, il faut s'adresser à M. Vendel, agent direct, 20, rue Brunel, Paris.

La Compagnie française de voitures électriques, 40, rue Cardinet (parc Monceau), (garage pour 200 voitures) fait toutes réparations : mécanisme, carrosserie, sellerie à toutes voitures automobiles. Travail rapide, prix modérés. Téléphone 542-68, 581-97.

Voilà qui rendrait automobile Sarah Bernhardt si elle ne l'était déjà. M. René Dumond, de Lyon, a conduit avec sa 40 HP Lorraine-Dietrich la grande tragédienne de Lyon à Saint-Denis, où après la représentation qu'elle donnait dans cette ville, elle fut ramenée assez tôt pour prendre le rapide de Paris de 3 h. 40 du matin. Sarah Bernhardt, au retour, enthousiasme, ne faisait pas d'éléges sur les voitures de la célèbre marque dont les distingués concessionnaires à Lyon sont MM. Ailloud et Dumond frères.

Aviation

L'Aéro-Club de France a reçu, en vue de la Coupe d'aviation Gordon-Bennett qu'il fera disputer cette année en Champagne, le dimanche 29 août, trois engagements de l'Aéro-Club d'Angleterre, un engagement de l'Aéro-Club d'Amérique.

La Société aéronautique italienne annonce un engagement.

D'autre part, l'Aéro-Club de France est assuré d'être représenté à cette grande épreuve internationale par trois aviateurs.

Un Salon international de l'aviation, le premier qui aura eu lieu en Angleterre, sera inauguré à l'olympia de Londres, le 10 mars. Cette exposition est due à l'initiative de la Société « Motor Manufacturers and Traders, Limited ». La durée n'en sera que de neuf jours.

Une quinzaine de modèles d'aéroplane, ayant volé, ou du moins des copies exactes de l'appareil original, seront présentées aux visiteurs.

La majorité des aéroplanes sera fournie par la France, l'Angleterre ne compte, à l'heure actuelle, qu'un seul appareil volant : celui du colonel Cody.

On télégraphie de Monaco qu'en raison du déplacement de M. Pallares sur la Côte d'azur, le Comité d'aviation a décidé de prolonger jusqu'au 23 avril le concours d'aéroplanes. — Trajet, Monaco, Cap-Martin, Monaco.

Les engagements seront reçus jusqu'au 15 mars, à l'International Sporting-Club.

RUGBY

Par suite du mauvais état du terrain du Polo-Club de Bagatelle, le match Racing-Club de France-Association Sportive France n'a pas eu lieu.

An Stade de Colombes, le Stade Toulousain bat le Havre Athletic-Club par 14 points à 3.

Aéronautique

Sortie du « Bayard-Clement »

Le « Bayard-Clement » piloté par M. Henri Kapferer a fait samedi une sortie vers Saint-Germain-Achères. Deux officiers espagnols, le colonel Vivès et le capitaine Kindelan étaient à bord; l'auto-ballon a séjourné environ une heure un quart dans l'air.

Vélocipédie

Paris-Roubaix.

La course classique de Paris-Roubaix, organisée par notre confrère *L'Auto*, sera disputée le 11 avril. Quatre-vingt-cinq coureurs sont déjà inscrits.

Frantz-Reichel.

Petites Annonces

La ligne... 6 francs
Par dix insertions ou cinquante lignes... 5 francs

Les Annonces à 3 francs la ligne concernent : l'Industrie et les Fonds de commerce;

Les Occasions, l'Enseignement, les Emplois et les Génis de maison;

Les Locations;

Les Pensions bourgeoises.

PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres

MATINÉES

THEATRE LYRIQUE MUNICIPAL (GAITE) (Tél. 129.00). — 3 h. 1/2. — Isadora Duncan.

PALAI DE GLACE (2 heures).

SOIRÉE

OPERA (Tél. 231.53). — 8 h. 00. — Faust. — Demain : Relache.

Mercredi : Sigurd.

Vendredi : Roméo et Juliette.

Samedi : Lohengrin.

FRANÇAIS (Tél. 102.23). — 8 h. 1/4. — Le Médecin malgré lui; Antigone.

Mardi, jeudi, vendredi : La Furie.

Mercredi : Les Affaires sont les Affaires.

Samedi : Vincente; la Parisienne; l'Anglais tel qu'on le parle.

OPERA-COMIQUE (Tél. 416.55). — 8 h. 3/4. — L'Hélien et Baucis; Cavalleria rusticana.

Mardi : Louise.

Mercredi : Sapho.

Jeudi : Carmen.

Vendredi : Sanga.

Samedi : Madame Butterfly.

OPERA (Tél. 811.42). — 8 h. 1/2. — Cinnia; les Fourberies de Scapin.

Mardi : L'Arlésienne.

Mercredi, jeudi, vendredi, samedi : Les Grands.

THEATRE SARAH-BERNHARDT (Tél. 810.43). — 8 h. 1/4. — L'Aiglon.

VAUDEVILLE (Tél. 102.09). — Relache.

VARIETES (Tél. 410.50). — 8 h. 3/4. — Un Mari trop malin; à 9 h. : le Roi.

RENAISSANCE (Tél. 437.03 et 437.59). — 8 h. 3/4. — Le Juif polonais; J'en ai plein le dos de Margot!

THEATRE REJANE (Tél. 599.71). — 8 h. 3/4. — Trains de luxe.

NOUVEAUTES (Tél. 102.51). — 8 h. 3/4. — La Femme X.

THEATRE SAINT-MARTIN (Tél. 437.53). — 8 h. 1/2. — La Femme X.

THEATRE LYRIQUE MUNICIPAL (GAITE) (Tél. 129.00). — 8 h. 1/4. — La Vivandière.

GYMNASE (Tél. 102.65). — 8 h. 3/4. — La Joie du talion; à 9 heures, l'An de Buridan.

THEATRE ANTOINE (Tél. 436.33). — 8 h. 1/2. — Lorsque l'enfant parait; le Donataire; les Jumeaux de Brighton.

THEATRE MICHEL, 38 et 40, rue des Mathurins (Tél. 163.30). — 9 h. 00. — La Comparaison; le Poulainier; Feu la Mère de Madame.

CHATELET (Tél. 102.87). — 8 h. 1/4. — Les Aventures de Gavroche.

PALAI ROYAL (Tél. 102.50). — 8 h. 3/4. — Monsieur Zéro.

ATHENEE (Tél. 232.23). — 8 h. 1/4. — Gaby se marie; à 8 h. 3/4 : Arsène Lupin.

AMBIGU — Relache.

BOUFFES-PARISIENS (Tél. 145.58). — 8 h. 1/2. — Les Deux Lèvres; 4 fois 7, 25.

THEATRE DES ARTS (Tél. 586.03). — 8 h. 3/4. — La Marquise.

GRAND-GUIGNOL (Tél. 238.34). — 9 h. — Un Concert chez les fous; Gaudule; Chez Agathe; Justice est faite; le Puits n° 4.

CAPUCINES (Tél. 156.40). — 9 h. 00. — La 23-7; le Médecin du cœur; O Gue! l'An neuf, rev.

THEATRE MEVISTO, 18, r. St-Lazare (Tél. 113.60). — 8 h. 3/4. — Liquidons; Quand l'amour s'ennuie; les Trois Muscles; le Saison des Poires.

FOLIES-DRAMATIQUES (Tél. 437.01). — 8 h. 1/2. — Veronique.

COMEDIE ROYALE, 23, r. Camartin (Tél. 307.35). — 9 h. — Le Chapeau de M. Thibault; les Moutons amis; En camarades; Turlututu chapeau... poilu.

TRIANON-LYRIQUE. — 8 h. 00. — Don Juan.

CLUNY (Tél. 807.76). — 8 h. 1/2. — Moulard s'empare; Plumard et Barnabé.

ELAZET (Tél. 274.91). — 8 h. 1/2. — L'Enfant de ma sœur.

THEATRE MOLIERE (Tél. 419.32). — 8 h. 1/2. — La Maison du Baigneur.

PAILLARD. — Minuit. — Tous les jours : Soupers. — Mercredis et Samedis : Redoutes fleuries.

MATINEES DE LA JEUNESSE (THEATRE FEMINA) : jeudis, dimanches et fêtes, 3 h. 30 heures. — Grébouille, détective. — Patte d'acier depuis 3 francs. — L'entente cordiale.

OLYMPIA ALEXA et son Conte fantastique; les Danseuses d'Ombres et de Luce; Téléph. 244.68. — Miss Donoghue; l'Enchanteur de rive; P. Bonelli; les Sledes; etc. — Tankade et la troupe imp. chin.

SCALA (Tél. 435.86). — 8 h. 1/2. — Béguin de Roi; l'Opéra; Polin, Sulbac, Max Morel, Rouviers, Frejol, Eveline Janny, Baccaris, L. Mürger.

APOLLO (Tél. 273.21). — 8 h. 1/2. — Au temps des aéroplanes; Séduction rouge; Dona; Blanche de Pannac et 15 attractions.

MOULIN ROUGE (Tél. 508.63). — En l'air, messieurs! rev. 3 act. 20 tabl. M. Gouget, Dambrière, Lissac, Cromeynek; M. Lebergue, Guerra, Gillet, Dalba.

PARISIENNE (Tél. 156.70, 814/2). La Poudre d'escampette, fant. opéra à 3 aspects. — Maud d'Orby, Gabin, Saldrean, Parisette, C. Avril.

CIGALE (Tél. 407.60). — Relache pour répétitions de *Vas-y, mon prince!* fantaisie à 3 spect. de MM. Henry de Gorsse et G. Nanteuil.

BARRASFORD'S ALHAMBRA, 50, rue de Malte. (Tél. 900.40). — 8 h. 1/2. — Horace Goldin, 1^{er} Français, Vasco, Heeley et Meely, les Serenades, etc.

AVIS MONDAINS

GAITE-ROCHECHOUART (Tél. 406.23). — 8 h. 1/2. — Et alors?... revue en 13 tableaux.

BOITE (Tél. 285.40). — 9 h. 1/2. — FURSY; Allot je cause... Lysé Berry; M. M. T. Berka, Louis Wolschheim; etc.

LUNE ROUSSE, 36, bd Cléry (Tél. 587.48, 014/2). — 8 h. 1/2. — Bonnard, Numa Blos, Lucy Pezet, L'Épave, de Caran d'Ache. — Ici l'on lance! revue en un acte.

QUAT-Z-ARTS (Tél. 62, bd Cléry, 91/4, Ferny, Rom. — Ombres. — Revue : Mlle Dinah d'Allet.

THEATRE GREVIN. — Tous les jours, à 9 h. et à 9 h. 1/2. — La Petite M^{lle} Dubois. — A la nuit, 5^e Apothéose et Perruquier; En 5^e sec. Fant. 2^e entr. musée comp.

DIABLE AU CORPS (Tél. 131.84). — L'Enfant de la rue; la Revenue Joyeuse.

TH. FANTASIO, 5, bd Montmartre (Tél. 139.36). — 9 h. — Fantasio; l'Infortuné jeune homme, etc., etc.

SALLE (Tél. 242.80). — 9 h. — Cinema d'Art; M. 242.80. CHARRAS : la Tosca de Damais à Medim; Visions d'Orient (couleur); Mat. jeudi, dim. et f.

GRANDS DUFAYEL CONCERT ET CINEMA MAGASINS DUFAYEL SEMAOTROGRAPHIE tous les jours de 2 h. 1/2 à 6 h., sauf le dimanche.

NOUVEAU CIRQUE (Tél. 241.84). — 8 h. 1/2. — Les 300 Coups; Le plus bon hussard; le 1^{er} acrobate; Merc. jeudi, dim. f. et mat. 2 h. 1/2.

CIRQUE MEDRANO (Tél. 240.65). — 8 h. 1/2. — Attractions nouvelles. Mat. à 2 h. 1/2, jeudis, dim. et f.

GRANDS DUFAYEL CONCERT ET CINEMA MAGASINS DUFAYEL SEMAOTROGRAPHIE tous les jours de 2 h. 1/2 à 6 h., sauf le dimanche.

NOUVEAU CIRQUE (Tél. 241.84). — 8 h. 1/2. — Les 300 Coups; Le plus bon hussard; le 1^{er} acrobate; Merc. jeudi, dim. f. et mat. 2 h. 1/2.

CIRQUE MEDRANO (Tél. 240.65). — 8 h. 1/2. — Attractions nouvelles. Mat. à 2 h. 1/2, jeudis, dim. et f.

GRANDS DUFAY